

# BONNER GEOGRAPHISCHE ABHANDLUNGEN

Herausgegeben vom Geographischen Institut der Universität Bonn

durch C. Troll, H. Hahn, W. Kuls und W. Lauer

Schriftleitung: Hans Voigt

Heft 39

**Jean Sermet**

## **Toulouse et Zaragoza**

**Comparaison des deux villes**

1969

In Kommission bei  
Ferdinand Dümmlers Verlag - Bonn

**Jean Sermet / Toulouse et Zaragoza**

Éditions de la Diffusion, Paris

1974

100 pages, 16 cm x 24 cm, 100 francs

ISBN 2-206-00000-0

1974

1974

1974

1974



1974

1974

Bonner Geographische Abhandlungen  
Herausgegeben vom Geographischen Institut  
der Universität Bonn  
durch C. Troll, H. Hahn, W. Kuls und W. Lauer  
Schriftleitung: Hans Voigt

---

Heft 39

Jean Sermet

Toulouse et Zaragoza

Comparaison des deux villes



1969

---

In Kommission bei  
Ferd. Dümmlers Verlag · Bonn

# Toulouse et Zaragoza

Comparaison des deux villes

par  
Jean Sermet

6 Figures · 14 Photos



In Kommission bei  
Ferd. Dümmlers Verlag, Bonn

 *Wimmerbuch 7539*

**Alle Rechte vorbehalten**

**Druck: Dr. Friedrich Middelhaue, Opladen**

## Table des Matières

	Page
Le parallélisme des situations et des encadrements géographiques .....	10
Sites et développements .....	20
Les physionomies urbaines .....	27
Les évolutions économiques .....	30
Conclusion .....	39
Zusammenfassung .....	41
Références .....	42

### Appendice

Fig. 1: Plan schématique des éléments urbains de Zaragoza .....	51
Fig. 2: Toulouse. Schéma du Plan Tavernier .....	52
Fig. 3: Le centre de Toulouse .....	53
Fig. 4: Plan de Toulouse en 1772 .....	55
Fig. 5: Toulouse. Eléments schématiques du site .....	56
Fig. 6: Le Pôle de Développement industriel de Zaragoza .....	57

TABLE OF CONTENTS

1	Introduction	1
2	1.1 Objectives of the Study	2
3	1.2 Scope of the Study	3
4	1.3 Methodology	4
5	1.4 Organization of the Report	5
6	2. Literature Review	6
7	2.1 Theoretical Framework	7
8	2.2 Empirical Studies	8
9	2.3 Gaps in the Literature	9
10	3. Research Methodology	10
11	3.1 Research Design	11
12	3.2 Data Collection	12
13	3.3 Data Analysis	13
14	3.4 Ethical Considerations	14
15	4. Results and Discussion	15
16	4.1 Descriptive Statistics	16
17	4.2 Inferential Statistics	17
18	4.3 Discussion of Findings	18
19	4.4 Implications for Practice	19
20	4.5 Limitations of the Study	20
21	5. Conclusion	21
22	5.1 Summary of Findings	22
23	5.2 Recommendations for Future Research	23
24	5.3 Final Thoughts	24
25	References	25
26	Appendix A	26
27	Appendix B	27
28	Appendix C	28
29	Appendix D	29
30	Appendix E	30
31	Appendix F	31
32	Appendix G	32
33	Appendix H	33
34	Appendix I	34
35	Appendix J	35
36	Appendix K	36
37	Appendix L	37
38	Appendix M	38
39	Appendix N	39
40	Appendix O	40
41	Appendix P	41
42	Appendix Q	42
43	Appendix R	43
44	Appendix S	44
45	Appendix T	45
46	Appendix U	46
47	Appendix V	47
48	Appendix W	48
49	Appendix X	49
50	Appendix Y	50
51	Appendix Z	51

## TOULOUSE ET ZARAGOZA

### Comparaison des deux villes

Dès mes premiers séjours en Espagne, bien avant la guerre civile, les ressemblances m'avaient fortement frappé des plans urbains et des conditions générales de situation et d'établissement que présentent Toulouse et Zaragoza, les deux métropoles des grands bassins sédimentaires de la Garonne et de l'Ebre, symétriques de part et d'autre de la chaîne des Pyrénées. Un peu plus tard, associant Histoire et Géographie, je m'avisais aussi de la similitude de leurs fonctions urbaines, et de leur évolution, l. s., au cours des siècles.

Je fus ainsi amené à esquisser à plusieurs reprises, – parfois même en occasions publiques solennelles –, entre les deux cités une comparaison<sup>1</sup>. Cela m'amena à la conviction que très probablement Toulouse et Zaragoza sont, et pas sur le plan seul de la Géographie, les deux villes les plus exactement jumelles qui se puissent voir en Europe. La joie m'a été donnée que mes conclusions aient reçu l'approbation d'excellents observateurs et critiques<sup>2</sup>. La ressemblance des deux entités urbaines est tombée même dans le domaine courant, étant désormais connue de magazines à grande diffusion<sup>3</sup>. Mieux! Cette donnée, aux grandes conséquences géographiques, économiques et même politiques, n'est au surplus pas surgie à la suite d'une déformation d'esprit qu'aurait à mon insu provoqué l'habitude des exercices d'école et des leçons universitaires. Car déjà l'avait au XIXe siècle noté le Général Baron Lejeune, célèbre peintre de batailles des guerres napoléoniennes, certainement dégagé de toute systématique<sup>4</sup>.

Je crois utile, étant donnée l'importance de ce véritable document historique, de le citer intégralement :

Toulouse, le 1er janvier 1840

à Monsieur le Maire de la Ville de Toulouse

Monsieur le Maire,

Lorsque je reçus en 1830 l'honorable mission de venir prendre un Commandement dans ce pays, je fus frappé de la ressemblance extraordinaire qui existe entre la Ville de Toulouse et celle de Saragosse aux sièges de laquelle j'avais assisté. L'une et l'autre sont placées de même sur les fleuves qui baignent le pied des derniers contreforts sur les deux versants des Pyrénées. Chacune a la même population et le même nombre d'anciens édifices religieux et d'établissements militaires; et elles ont la même position topographique, à tel point que le plan de



Toulouse, avec son faubourg au delà d'un seul grand pont, son canal, ses hauteurs voisines, etc. . . me parut être au premier abord le plan de Saragosse.

Je pouvais alors me voir appelé d'un jour à l'autre à devenir le défenseur de Toulouse, et je recueillis tous mes souvenirs de ce siège héroïque pour rendre mon expérience utile à mon pays.

J'ai classé les détails historiques suivant leur ordre de date, et je les ai confiés à la presse afin de retarder autant que possible l'oubli de cet événement extraordinaire.

J'ai l'honneur, Monsieur le Maire, de vous adresser les trois premiers exemplaires de cet ouvrage et de vous prier d'en faire déposer un à la bibliothèque de la Ville, le second à celle de la Cathédrale, et le troisième à la bibliothèque de l'Ecole des Arts. Je désire que vos concitoyens veuillent agréer dans cet hommage que je leur adresse l'expression des vœux bien sincères que je forme pour qu'ils ne connaissent jamais que par les pages de l'Histoire des malheurs semblables à ceux que j'ai vus et racontés.

Veillez me croire, Monsieur le Maire, avec ma haute considération,

Votre très obéissant serviteur,  
le Général Baron Lejeune

Les jumelages de villes sont aujourd'hui fort à la mode. Mais le choix des associations urbaines est souvent de hasard, fruit d'amitiés réciproques locales ou d'une idée; il n'est que bien rarement fondé sur la réalité des relations, ou la similitude concrète des caractères et des situations, ou la ressemblance des fonctions. Montpellier par exemple et Heidelberg, qui sont jumelées, sont bien villes toutes deux universitaires, mais quel autre point présentent-elles en commun, et y a-t-il vraiment entre elles des rapports? Moins artificiel fut le jumelage, héritage de l'Histoire, de Montpellier avec Barcelone, bien que soient fondamentales entre ces deux villes les contradictions des activités et de la culture, — comme le seraient celles opposant Toulouse et Barcelone, qui dans à peu près aucun domaine n'ont rien en commun, et moins encore dans leurs préoccupations et comportements. Toulouse est jumelée avec Tel Aviv, et le sera peut-être bientôt avec Kiev; mais la seule raison en est des voyages réciproques de leurs magistrats municipaux. . . Par contre, n'a pas eu lieu l'association, un temps suggérée, entre Toulouse et München, que tout pourtant rapprochait: même situation générale au pied des montagnes, même commandement de vastes régions très homologues, mêmes fonctions de grandes capitales régionales historiques, administratives, religieuses, intellectuelles, artistiques, et une très parallèle expansion industrielle et urbaine. On admet, sur un plan moins géographique, les relations assez suivies entre la Tolède d'Espagne et son homonyme de l'Ohio; mais il faut bien dire qu'à raison du grand nombre des Toledo, Córdoba, Valencia, etc. . . fondées en Amérique Hispanique, des associations sur semblables bases n'ont rien de concret et tangible. Mais sont d'évidence, et justifiées par la Géographie, l'Histoire, la Politique, l'Economie et les ressemblances générales de situations et fonctions, les jumelages transpyrénéens réalisés, Biarritz et San Sebastian, Bayonne et Pamplona, Oloron et Jaca, Tarbes et Huesca, Perpignan et Gerona, et à moindre degré Saint-Gaudens et Barbastro, Muret et Monzón, Foix et Lérida.

Et celui auquel il sera unanimement applaudi, lorsqu'il sera consacré, est celui de Toulouse et Zaragoza.

Car Toulouse et Zaragoza ont de tels traits de ressemblance, et même d'identité, que l'on est tenté de crier au miracle. Nul jumelage plus indiqué par la Nature,

l'Histoire, l'Economie, et la réciprocité des sentiments. La surprise est grande qu'il ait tant fallu attendre pour qu'il en soit parlé. C'est peut-être que les données les plus évidentes ne sont pas nécessairement les mieux perçues. . .

Exemple: j'ai dû démontrer<sup>5</sup> qu'à l'inverse d'une opinion assez répandue, d'essence strictement intellectuelle, voire littéraire, Toulouse n'est pas une ville «italienne», mais au contraire très authentiquement «hispanique», – ce que la proximité, le peuplement, la langue même et l'architecture criaient d'évidence, mais ce dont ne s'étaient nullement avisés nos littérateurs, pour la simple raison qu'à peu près aucun ne connaissait l'Espagne. L'Espagne était pourtant immédiatement proche, mais jusqu'à il y a peu la tradition était celle du voyage italien. C'est cette méconnaissance qui à peu près certainement explique que seules les personnes ayant, comme le Général Lejeune, été à Zaragoza aient pensé à comparer cette ville à Toulouse. Pour se rendre compte du véritable mimétisme entre les deux métropoles il fallait d'abord les connaître, – et j'ajouterai les avoir vues non avec la simple optique du touriste qui passe mais avec l'œil scrutateur de l'urbaniste ou du géographe qui, par analyse et synthèse, découvre et démonte les rouages et particularités expliquant une cité. Le parallélisme devient alors source illuminatrice des fondements même de l'évolution et de la personnalité, et tous plans concernant l'avenir de Toulouse et Zaragoza en devraient tenir compte.

Pour mieux faire ressortir cette étonnante similitude des deux entités urbaines, quelle méthode adopter? Il est, dans une comparaison, fréquent d'opposer l'un à l'autre les deux termes. . . Tracer cependant deux portraits successifs et parallèles de Toulouse et Zaragoza serait sans doute fastidieux et sans portée réelle.

Pas davantage ne serait-il fructueux d'en définir d'abord les ressemblances, ensuite les différences. Car, comparées aux premières celles-ci sont plutôt minces, l'exposé devenant alors déséquilibré. On croit cependant devoir signaler d'emblée quelques-unes de ces distinctions, mais en répétant que ne portant que sur des points de détail elles sont sans grande valeur de caractérisation, géographique ou urbanistique.

Il est par exemple bien vrai que Toulouse n'a pratiquement pas de traces de l'Islam<sup>6</sup>, qui sont au contraire si apparentes à Zaragoza. . . Mais ne jamais oublier que dès l'abord l'Histoire précise que l'invasion musulmane ne fit qu'effleurer Toulouse, alors qu'en Aragon et Zaragoza les Mores, puis les Morisques, restèrent installés jusqu'au XVIIe siècle. En revanche Zaragoza n'a rien d'équivalent à l'originale industrie de la violette, – fleurs, parfumerie, confiserie, – devenue symbolique de Toulouse. . . mais dont on connaît très précisément les fort proches origines et le développement, le centenaire en ayant été célébré en 1961. Il est non moins exact que longtemps Zaragoza logea ses habitants en hauteur, tandis que Toulouse les étalait en largeur; d'où, pour un chiffre de population très voisin, des différences jadis fort sensibles dans l'extension des deux villes, mais qui n'affectaient en rien leur similitude. . . Or, voici qu'à présent Toulouse construit des buildings élevés, horribles et blanchâtres, – tout à fait hors de sa tradition, – et Zaragoza connaît une forte poussée expansive vers le Sud, par les terrains de sa Cité Universitaire et de sa Feria de Muestras, le long de la route de Teruel, jusqu'à vouloir remplir tout l'espace qu'entoure son boulevard «de

circunvalación». . . Ainsi s'est bien atténuée la différence d'autrefois. Plus réelle se maintient, et même s'accroît, celle des colorations: les deux villes sont construites en briques, mais la brique ancienne de Toulouse est rose, et rouge l'actuelle, tandis que celle de Zaragoza jadis rouge sombre (voir le grand édifice de la Seo) n'est plus que jaune et de plus en plus clair, après avoir abandonné l'ocre «adobe». De même peut-on encore observer que sont distinctes les orientations topographiques urbaines, calquées sur la direction des fleuves:

Toulouse, comme la Garonne, regarde à l'Ouest, vers le soleil couchant qui le soir allume de rouges lueurs sur sa flamboyante façade urbaine fluviale de briques... Et Zaragoza, comme l'Èbre, est tournée vers le soleil levant<sup>7</sup>. Mais il y aurait puérilité à vouloir charpenter par de tels ordres de dissemblances le second volet du diptyque comparatif.

Traitant d'un problème urbain, l'intérêt conseille de suivre le plan classique des études de villes, montrant successivement comment la situation générale, puis le site, expliquent la naissance et le développement de la cité, ensuite comment se présente la physionomie de celle-ci, et comment elle vit, quelles en sont les activités et les aspirations. . . A propos de chacune de ces données urbaines il sera loisible de faire entre Toulouse et Zaragoza toutes comparaisons souhaitables.

## Le parallélisme des situations et des encadrements géographiques

Au géographe, – et à l'historien, – c'est d'abord la situation générale où s'em-placent Toulouse et Zaragoza qui d'un coup révèle un possible rapprochement entre les deux cités.

La carte la plus sommaire montre en effet, – comme déjà l'avait remarqué le Général Lejeune, – qu'elles sont toutes deux métropoles de commandement régional des deux grands bassins sédimentaires de l'Èbre et de la Garonne, étendus de part et d'autre des Pyrénées, l'un jusqu'à la Meseta Hispanique, l'autre jusqu'au Massif Central français. Sises au milieu, et au plus creux<sup>8</sup>, de ces dépressions, elles en sont les effectives capitales, car elles en nouent et ordonnent pareillement toutes les communications.

1. En ces deux bassins a lieu en effet une même et remarquable convergence des rivières vers une rigole médiane où coule un tronc collecteur unique, Èbre et Garonne, ici et là nourri des mêmes pluies océaniques et des mêmes neiges pyrénéennes<sup>9</sup>. Grands cours d'eau qui s'accompagnent des mêmes brouillards de saison froide et des mêmes problèmes de débordements et d'inondations. Fleuves au surplus tous deux difficiles à franchir: à Toulouse, tous les ponts du Moyen-Age ont été successivement emportés, et ce ne fut qu'à partir d'Henri IV et Louis XIII qu'au XVIIe siècle le massif « Pont Neuf »<sup>10</sup> enfin résista aux crues exceptionnelles. De même, le pont de pierre de Zaragoza fut plusieurs fois détruit, et ainsi le voyons-nous sur le tableau célèbre de la ville par Velázquez<sup>11</sup>, – l'on sait de reste

que de toute l'époque médiévale il n'y eut sur l'Ebre qu'un seul pont réellement valable, celui de Logroño, par lequel en conséquence passait le Chemin de Saint-Jacques.

Ces problèmes de franchissement des deux fleuves n'ont toutefois jamais empêché de les traverser, par gué ou par bac. C'est pourquoi les vallées convergeant vers les centres des deux bassins sont lieux de routes. Non pas fluviales, car dans leurs cours moyens et supérieurs Ebre et Garonne ne furent jamais qu'assez théoriquement navigables<sup>13</sup>. Mais s'y multiplient les routes terrestres, et plus tard ferroviaires, – ce que montrent admirablement les cartes générales. La convergence s'en marque plus nettement dans le bassin garonnais, ce qui rend plus évident le rôle de commandement de Toulouse. Toulouse rayonne sur toute la chaîne des Pyrénées, sur le Sud-Ouest du Massif Central (du Limousin à la Montagne Noire, en y comprenant la bordure des plateaux secondaires, du Périgord et du Quercy à l'Albigeois), sur la Gascogne et le Béarn à l'Ouest, et le Couloir Lauragais-Languedoc à l'Est. Mais, sous le rapport de rayonnement et de commandement, le prestige de Zaragoza n'est guère moindre ni moins ancien que celui de Toulouse.

Les deux villes sont donc au premier chef étoiles et nœuds de voies de communications. En ce qui concerne Toulouse, cela a été démontré d'éclatante façon<sup>13</sup>. Mais pour Zaragoza la certitude n'en est pas moindre. A titre d'exemples : la route suivant le río Gállego descendu des Pyrénées et confluant avec l'Ebre au voisinage immédiat de Zaragoza est l'exact équivalent de celle de l'Ariège vers Toulouse; et celle suivant vers le Sud le río Huerva pour lier Zaragoza à la Méditerranée par le Camínreal et Valence correspond à peu près à celle de l'Hers reliant Toulouse à la Mer Latine par Narbonne.

Cette concentration, essentielle, des chemins naturels a fait de Toulouse et Zaragoza de magnifiques «muestras» (échantillons) de capitales régionales. Au point que Toulouse eut son gouvernement indépendant, d'abord lorsqu'elle était avec Tolède tête du Royaume Wisigoth (le *Regnum Tolosanum*), puis au temps de ses Comtes, jusqu'à la défaite du Midi par les Croisés de Simon de Montfort et les armées du Roi de France (1213–1227). Après quoi, Toulouse fut une des principales et premières cités d'administration du Royaume, recevant la deuxième Université créée en France (1229), le deuxième Parlement (1443), et plus tard l'un des plus importants Gouverneurs, qu'aida jusqu'à la Révolution la sage et efficace gestion des États de Languedoc. De nos jours, les réformes administratives de 1945 et 1947/48, créant les Régions Militaires et les «Igarnies»<sup>14</sup>, accordèrent tout naturellement à Toulouse le commandement de tout le Sud-Ouest, de l'Atlantique à la Méditerranée, entre Pyrénées et Massif Central. Comment serait-il possible d'imaginer Toulouse sans ses magistrats, capitouls, fonctionnaires, «officiers», dans l'Ancien Régime à peu près tous de noblesse de robe, affirmant cette ascension sociale par l'adjonction d'une tour à leurs demeures, – d'où le surnom de *Tolosa turrita*. Et comment ne pas rappeler qu'aujourd'hui continue toujours ce rôle de cité de fonctionnaires et administrateurs de tous ordres, civils, religieux et militaires, qui fait de Toulouse l'une des villes de France les plus demandées dans toutes les Administrations. Et, bien entendu, avec sa croissance accélérée de métropole après la guerre de 1914, sa puissance régionale et son rayonnement même interrégional ont prodigieusement grandi, ses fonctions de capitale s'étant ainsi confirmées.

Or, peut-être à moindre degré sur le plan régional mais à échelle très semblable au plan national, il en va pareillement de Zaragoza. Au temps où avant l'Unité Espagnole

au XVe siècle le Royaume d'Aragon formait une entité politique indépendante, Zaragoza en était capitale, titre et fonction qu'elle partagea parfois avec Valence. Les Rois d'Aragon semblent avoir préféré Valence comme résidence, mais ils n'en construisirent pas moins à Zaragoza ce somptueux Palais de la Aljaferia, mudéjar, dont la restauration (après son abandon par l'autorité militaire) nous est un éblouissement. Après l'unité, Zaragoza conserva longtemps, jusque vers la fin du XVIe siècle, ses «fueros», privilèges politiques et économiques, et ses magistrats spéciaux, parmi lesquels le Justicia Mayor, dont le dernier, Lanuza (statué sur la Plaza de Aragón), fut décapité pour avoir donné asile à Antonio Pérez, secrétaire de Philippe II, traître à son Roi. Aujourd'hui, c'est sans conteste que Zaragoza domine l'Aragon entier, Teruel et Huesca s'inclinant devant sa prééminence. Et l'influence de Zaragoza déborde au-delà de l'Aragon sur partie de la province catalane de Lérida, sur la Rioja et sur partie de la Navarre méridionale. En outre, le prestige de sa Capitainerie Générale s'est trouvé augmenté du rôle militaire éminent que joua la ville pendant la dernière guerre civile et du fait qu'y fut, postérieurement, transférée l'Académie militaire d'Infanterie, jadis à l'Alcázar de Tolède.

2. Dans l'ampleur et l'efficacité de ces deux commandements régionaux il y a toutefois lieu de noter certaines différences, qui sont plus que des nuances.

L'une des plus notables concerne les relations avec les deux mers bordières.

Côté français, le Bassin d'Aquitaine est amplement ouvert à l'ouest vers l'Atlantique. Mais, très longtemps Toulouse ne put profiter de cette invite. D'une part, à raison de l'infertilité (jusqu'au XIXe siècle) des Landes et de l'insécurité de leur côte. D'autre part, à raison de l'hostilité du commerce bordelais qui obturait le passage de la vallée de la Garonne au trafic venu d'amont. Pour l'écoulement, vital, de son pastel, qu'elle exportait dans toute l'Europe occidentale, Toulouse entretenait alors aux XVIe et XVIIe siècles des relations étroites et suivies avec Bayonne, qui devint son port atlantique.

De la sorte, entre Toulouse et Bayonne, la liaison routière établie par d'Etigny au XVIIIe siècle, et dès 1863 celle par la voie ferrée, ne sont que les héritières d'un très ancien axe commercial, qu'avaient d'ailleurs suivi antérieurement vers le Somport et surtout Roncevaux les pèlerins de Compostelle, – et qui joue toujours. Mais la porte de Toulouse sur l'Atlantique reste étroite, et elle est au vrai davantage une porte sur le Pays Basque, le Norte espagnol et la Castille. Cependant, dans le cadre de la Ve Région Bayonne eut pu redevenir le débouché atlantique de tout Midi-Pyrénées, si à partir de 1960–1962 le cloisonnement des «régions de programme» n'avait interrompu ces perspectives.

En revanche, le Bassin d'Aquitaine connaît une ouverture plus utilisée vers la Méditerranée, le couloir facile (Seuil de Naurouze 193 m) qui s'allonge entre les Corbières et le Sud du Massif Central. C'est «l'isthme gaulois» de Strabon, étroit mais par lequel la liaison est bien établie de Toulouse à la Méditerranée. . . Par là, les Romains menèrent de Narbonne à la Garonne et au Pays des Aquitains leur *Via Tolosana*, dont la grande route actuelle (N 113) est l'héritière; par là, Riquet creusa au XVIIe siècle son Canal des Deux Mers, exactement trois fois centenaire aujourd'hui; par là enfin, courent rapides les trains express et les transporteurs routiers entre Atlantique et Méditerranée. Et si dans les temps modernes Toulouse a surtout regardé à l'Ouest, c'était sa liaison avec la Méditerranée qui dans l'Anti-

quité et au Moyen-Age était essentielle, – et que l'on a vu de nos jours redevenir importante. Il s'ensuit que dans le Sud de la France Toulouse régit vraiment les relations entre les deux mers.

Il n'en va pas tout à fait autant dans le cas de Zaragoza. C'est qu'à l'Est le bassin de l'Ebre est physiquement et très réellement obturé par les chaînes des Catalanides, qui l'isolent de la Méditerranée. Le grand fleuve ibérique, né en Cantabrie à quelques kilomètres à peine du faite océanique, n'atteint alors la Mer Latine qu'au prix de gorges antécédentes, étroites, difficiles, et à peu près totalement désertes. Il n'y a par là aucune relation réelle entre Zaragoza, la mer, Tortosa, le delta de l'Ebre et la Catalogne; les rares routes et voies ferrées (vers Tarragona et Tortosa) s'y tortillent au travers de sierras âpres et vides. On a l'impression, – soulignée par M. P. DEFFONTAINES<sup>14bis</sup>, – que le «désert» entre Caspe, Alcañiz, Mequinenza et Gandesa établit une barrière autant psychologique que matérielle entre l'Aragon et la Méditerranée catalane. Zaragoza communique cependant avec la Méditerranée, mais celle du Levant. Cela, comme déjà expliqué, par la voie, – beaucoup moins commode que celle de Naurouze, – du río Huerva et du Camínreal. Cette route, doublée de voie ferrée, conduit par Teruel à Sagonte et Valence. Elle explique la liaison de toujours de Zaragoza au Levant, et le rattachement de ce dernier au Royaume d'Aragon.

Avec la Catalogne Zaragoza n'a par contre que des relations artificielles et récentes, sauf avec la Catalogne intérieure, celle de Lérida, qui déborde au delà des Catalanides sur les plaines de l'Ebre (et se trouve de ce fait être la plus fertile des Catalognes). Un détail significatif est que les étudiants de Lérida vont plus volontiers à l'Université de Zaragoza qu'à celle de Barcelone.

De la sorte, dans ses attractions et influences actuelles, Zaragoza regarde moins à l'Est qu'à l'Ouest, vers la Rioja, la Navarre, et même les Pays de l'Ebre Supérieur<sup>15</sup>, qu'elle achève d'inclure dans sa zone de rayonnement bancaire, économique et de presse. Son débouché vers l'Océan est, il est vrai, gêné par l'interposition de chaînes de montagnes et par la disposition morphologique qui dans tout le Norte crée, de la Galice au Pays Basque, une division en Haut pays et Bas pays. Inconvénients qui n'ont cependant jamais empêché que passe par le rivage atlantique la liaison principale de l'Espagne à l'Europe. Zaragoza en profite, s'y rattachant, et par la voie de l'Ebre Supérieur à Miranda de Ebro, et par celle de la Navarre (Pamplona et Alsasua). Même pour les vacances, il est bien connu que Zaragoza va à l'Océan: il a été avancé que la moitié des «veraneantes» de San Sebastian au mois d'août viennent de Zaragoza. En outre, par la Bureba, rose annexe mollassique prolongeant la Rioja à l'extérieur de la ride des Monts Obarenes, et par le Seuil suspendu d'Agreda aussi, Zaragoza communique aisément (et séculairement) avec la Vieille Castille. Ce par quoi s'est affirmée forte et durable l'Unité Espagnole, et ce par quoi aussi c'est à l'Espagne Centrale, – et non à celles du Nord ou de l'Est, – que dans une vision synthétique des grands ensembles régionaux hispaniques doit être rattaché l'Aragon<sup>16</sup>.

## Autres variations dans les traits des relations lointaines de Toulouse et Zaragoza :

Toulouse est en définitive plus dépendant de la Méditerranée que ne le semble Zaragoza, et la différence d'utilisation des voies d'eau le souligne. A la Mer Latine Toulouse est directement liée par le Canal du Midi, qui depuis trois siècles joue dans sa vie économique un rôle essentiel, – même si on l'entend actuellement dénigré par les entreprises de transports routières et ferroviaires. Complètent ce « Canal des Deux Mers » (qui n'aboutit qu'à la Garonne, jugée navigable pour les embarcations du temps de Riquet) le Canal de Brienne<sup>17</sup> et le Canal Latéral à la Garonne (jusqu'à Castet, en amont de Bordeaux), dont l'activité est moindre. Tous sont canaux de navigation, et l'on se propose présentement (1965–1966) de les élargir et approfondir pour les utiliser davantage et par eux établir une liaison de portée économique entre l'Aquitaine et le grand axe Rhône-Rhin. Toulouse a élevé au créateur de son canal, Pierre-Paul Riquet, une statue; de même Zaragoza l'a-t-elle fait dans son Parc Municipal à l'ingénieur Pignatelli<sup>17 bis</sup>. Ce dernier, sur l'ordre de Charles-Quint, avait aménagé deux canaux sur les deux rives de l'Ebre: le Canal Imperial, rive droite, qui prend son eau à la Boca del Rey, juste à la limite de la Navarre; et, plus en aval, rive gauche, le Canal de Tauste. Mais il s'agit, malgré leur imposante largeur, de canaux d'irrigation, non de navigation. De plus, ces canaux se développent au principal à l'amont de Zaragoza, à l'Ouest, mais l'Ebre n'est pas en aval plus navigable que ne l'est la Garonne après Toulouse (et peut-être moins).

Zaragoza est par contre mieux reliée à la Meseta Castellane (et aragonaise) que Toulouse ne l'est au Massif Central français. Non seulement la traversée du Limousin, et a fortiori de l'Auvergne, est par route et voie ferrée tortueuse, accidentée et lente, – ce qui entraîne que le Massif Central dresse un véritable écran matériel et psychologique entre Toulouse et Paris, – mais les accès même de Toulouse au Massif Central ne sont pas tellement directs ni aisés (sauf dans le cas de l'Albigeois), et les transactions s'en font, – singularité aujourd'hui! – autant sinon plus par fer que par route. Zaragoza, tout au contraire, communique avec la Meseta, non seulement par la Bureba, le Seuil d'Agreda et le Camínreal, mais aussi par une voie quasi royale, la vallée du Jalón, par où passent la route nationale N II et l'une des grandes lignes de chemins de fer de la Péninsule. . . Une des artères historiques de l'Espagne! A cette constante liaison Zaragoza–Madrid on ne peut voir à Toulouse, en direction du centre de la France et de Paris, aucune équivalence.

Mais Toulouse prend sa revanche en ce qui concerne le monde pyrénéen. Sans doute ce monde est-il un bien commun aux deux pays, mais Toulouse y domine sensiblement mieux que Zaragoza. La carte montre qu'à Toulouse confluent et convergent presque toutes les voies pyrénéennes, non seulement du centre de la chaîne mais aussi de ses extrémités Est et Ouest, qui s'incurvent pour se rencontrer en la métropole garonnaise<sup>18</sup>. C'est pourquoi Toulouse exerce sur tout le monde pyrénéen français, et même au delà, en Espagne, tout au moins en Navarre et Cerdagne, une véritable domination, stratégique et commerciale. Déjà l'avait au XVe siècle reconnu Louis XI<sup>19</sup>; et Vauban au XVIIe siècle en avait réclamé la transposition dans la pratique effective<sup>20</sup>. L'Administration exauça au

XXe siècle les vœux du grand ingénieur en créant d'abord la Ve Région Militaire, puis l'«Igamie» toulousaine, enfin la Région Economique Midi-Pyrénées. Toulouse ainsi coordonne toutes les activités pyrénéennes françaises, et devient la capitale de tous les Pyrénéens, Ariégeois, Bigourdans, Basques et Béarnais, sans oublier les Cerdans, les Aranais et les Andorrans.

De moindre ampleur est l'emprise pyrénéenne de Zaragoza. La capitale aragonaise est certes plus proche des Pyrénées que ne l'est Toulouse, mais cette proximité même lui enlève du recul, et certaines possibilités de vues et d'action. Son champ se restreint alors aux Pyrénées Centrales, Aragonaises et Navarraises, ainsi qu'aux Pyrénées des Nogueras. Mais le point essentiel est que ne se retrouve pas au versant espagnol des Pyrénées la si curieuse convergence des vallées françaises notée vers Toulouse. Les ríos y coulent du Nord au Sud, des Pyrénées à l'Ebre, en secteurs indépendants. De plus, entre Zaragoza et la grande chaîne s'interpose une barrière, la ride des Sierras Aragonaises, parallèle à la Zone Axiale, point très haute (2094 m à la Sierra de Guara), mais assez large et difficile à franchir, – au point que l'on envisage d'y percer de longs tunnels pour rabaisser le profil et rectifier l'allure des grandes routes qui la traversent en direction de la montagne et de la France, – et de toutes façons beaucoup mieux marquée que celle, française, des Petites Pyrénées. Zaragoza voit ainsi bloqué son horizon pyrénéen, et assez peu aisés ses accès aux grands cols frontière, et plus simplement au «Synclinal de l'Aragon», cette magnifique voie de rocade entre Sierras Aragonaises et Pyrénées qui circule en somme de Pamplona à Jaca et Sabiñánigo par la Canal de Berdún et la Val Ancha. Enfin, dans son commandement pyrénéen Zaragoza rencontre une rivale: au pied méridional des Sierras, installée dans le Somontano<sup>21</sup>, règne une sorte de sous-capitale, Huesca. Sous le nom de Osca elle était déjà du temps des Ibères ville de grande importance, et plus tard son rôle dans la formation de l'Aragon fut essentiel. Si elle déclina par la suite elle réclame aujourd'hui d'être métropole de l'Alto Aragón, c'est-à-dire de l'Aragon pyrénéen; si à cet égard elle ne supplante pas tout à fait Zaragoza elle lui est en tout cas un relai essentiel et à peu près inévitable. Tarbes, ville homologue de Huesca au versant français et jumelle avec elle, est fort loin d'avoir le même rayonnement pyrénéen et s'efface ainsi devant Toulouse, ce que ne fait pas Huesca devant Zaragoza.

Il semble ainsi s'avérer que Zaragoza est plus aragonaise, plus ville de l'Ebre que des Pyrénées. Toulouse au contraire est au moins autant, sinon plus, ville pyrénéenne qu'aquitaine. Zaragoza est plus intérieure à tous égards, Toulouse plus ouverte et sensible aux appels extérieurs.

Ces distinctions entre les deux cités ne les opposent toutefois en rien. Les deux villes sont liées entre elles et, comme on le verra plus avant, cherchent à s'unir plus directement encore au travers de la montagne commune, que de leurs ponts et de leurs tours elles aperçoivent. Surtout, le parallélisme des situations entraîne



pour elles deux un rôle identique de commandement. Commandement sur tous les plans: administratif, militaire, économique, même religieux et universitaire. Rôle de capitales, que souligne aussi l'effcience de leur presse: la *Dépêche du Midi* et *Heraldo de Aragón* comptent parmi les meilleurs quotidiens de province en Espagne et en France. Ce qui n'a sans doute pas été étranger au développement, ici et là, d'un même esprit local. En Espagne et en France, après les capitales, Toulouse et Zaragoza sont en quasi certitude les villes de plus forte personnalité.

3. Cette personnalité s'alimente et se fortifie du fait que Toulouse et Zaragoza ne bornent pas leur activité au commandement administratif et économique de leurs régions respectives, mais trouvent aussi sur place les éléments nécessaires à leur vie. Toutes deux sont en effet assises en capitales au centre de régions économiques, dont les structures sont curieusement similaires.

Les sols sédimentaires des bassins de la Garonne et de l'Ebre sont d'abord assez semblables, quant à l'âge (oligocène et miocène), et quant à la composition (au principal marneuse). On notera seulement que les mollasses aquitaines sont plus argileuses, plus lourdes aussi physiquement, et peut-être chimiquement plus fertiles. Les marnes de l'Ebre sont plus légères, plus chargées en calcaire, et par là apparentées dans une certaine mesure aux excellentes terres arables de Castille, que déjà elles annoncent.

Par ces sols les deux bassins ont vocation essentiellement agricole. Toulouse et Zaragoza furent ainsi dans le passé, et restent toujours, capitales d'abord rurales, nourries des produits de leur terroir. Ce lien avec le «campo» est peut-être moins directement affirmé dans le cas de Zaragoza. Mais à Toulouse il est bien connu que jusqu'en plein XIX<sup>e</sup> siècle, – et partiellement encore<sup>21 bis</sup>, – les familles de la noblesse et de la bourgeoisie aisée possédaient «à la campagne», au principal en Lauragais, une «maison de maître», que cultivaient fermiers ou métayers, et dont elles tiraient le plus clair de leur alimentation quotidienne.

Ces produits locaux sont au reste ici et là presque identiques, la base en étant au principal celle des céréales «de secano». Celles-ci sont sans doute aujourd'hui moins exclusives dans le bassin garonnais que ce qu'elles sont restées dans celui de l'Ebre, mais elles y furent jadis tout autant prédominantes. A ces productions, longtemps strictement vivrières, se sont en outre ajoutées quelques spécialités qui, au moins autrefois, procuraient l'aisance. Autour de Toulouse, ce fut le pastel qui aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles enrichit superbement la ville et par son exportation en étendit les relations commerciales dans toute l'Europe. En Aragon, l'exportation d'huile d'olive et de laine permit à Zaragoza de regarder au delà des Pyrénées.

Mais les horizons de vie régionale des deux cités ne se bornent pas à ces ressources terriennes locales. Ils s'étendent à une gamme bien plus variée d'activités, nées de la disposition même, tant économique que physique, des deux bassins de l'Ebre et de la Garonne.

J'ai fait ailleurs<sup>22</sup> observer, – en partant de l'organisation de la V<sup>e</sup> Région française, – combien sont curieusement similaires les structures de ces deux bassins. Leur construction est en zones concentriques d'activités, différentes entre elles mais interdépendantes, et dans une mesure appréciable réciproquement complémentaires. Cette présentation humaine et économique n'est d'ailleurs que le reflet de la forme physique des bassins, qui la permet et l'explique.

Dans chacun d'eux se peuvent apprécier trois zones géographiques concentriques :

a) A l'extérieur, des zones de bordure, qui forment les encadrements montagneux des bassins, Massif Central, Meseta, et naturellement Pyrénées. Ce furent longtemps zones pauvres, et de quasi nul profit pour nos métropoles. Mais à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, leur pénétration par les voies de communications et les formes nouvelles de l'industrie les ont transformées. A portée désormais de nos villes, elles sont devenues pourvoyeuses des plaines.

On n'entrera pas dans le détail, et l'on groupera du reste les fournitures d'origines diverses en provenance des trois encadrements montagneux. En synthèse, il est alors possible d'avancer que de ces régions de bordure sont issus :

- des produits forestiers, ayant permis le travail du bois, des meubles, de la cellulose, du papier, de la résine, etc. . .

- des produits d'élevage, viande, lait, beurre, fromage, cuirs et laines, avec souvent des industries de transformation appropriées,

- de l'eau, au principal pour l'irrigation rurale, et pas seulement au Sud des Pyrénées puisque existent aussi au Nord de la chaîne les Institutions des Côteaux de Gascogne et de la Montagne Noire,

- des sources d'énergie, pétrole et gaz (en France seulement jusqu'à présent, tout au moins pour les zones qui nous occupent), charbon et lignite (le premier plus abondant en France, le second prédominant en Aragon), et dans les deux cas, de la houille blanche (de plus en plus captée au versant Sud des Pyrénées<sup>22 bis</sup>),

- des minerais, plus variés qu'abondants, mais ayant tout de même permis de nombreuses usines de transformation, surtout métallurgiques et chimiques,

- des hommes, par l'émigration,
- enfin, pour notre actuelle civilisation où les loisirs ont pris tant d'importance et de place, des lieux rêvés de tourisme et de vacances, des stations thermales et minérales aussi. Plusieurs noms sont ici à cet égard mondialement connus. Et les revenus procurés par le tourisme, s. l., ne sont pas le moindre, au contraire<sup>23</sup>, des deux régions.

b) A l'intérieur, des zones de plaines et collines, découpées dans les marnes par l'érosion. Là est l'essentiel des terroirs ruraux plus haut signalés. Mais dans cet ensemble quelque peu uniforme il faut noter, du bassin de l'Ebre à celui de la Garonne, quelques distinctions.

Ce dernier a évolué vers la polyculture. Le blé et autres céréales, - le maïs au premier chef, - y restent certes fort importants, mais à côté sont des terres de vignes, de productions fourragères, d'élevage. Contrées agricoles purement rurales, vivant sur elles-mêmes et en somme se suffisant. Les tableaux de J. P. LAURENS, aux grands bœufs blancs labourant au penchant des côteaux des quartiers de terre grasse et brune, en expriment en quelque sorte la plénitude.

Le bassin de l'Ebre est par contre resté plus généralement fidèle à l'ancienne agriculture céréalière, aux splendides récoltes, en particulier dans les Cinco Villas<sup>24</sup>. Ce sont des cultures de *secano*, non irriguées, habituellement menées selon le système séculaire castillan de «*año y vez*», un an de labours suivi d'un an de jachères. Ces jachères sont alors occupées par les grands troupeaux de moutons pyrénéens qui, sur elles et aussi les immenses espaces plats et steppiques entre Sierras et Ebre, trouvent des Bârdenas aux Monegros les pâturages d'hiver qui leur sont indispensables. Dans un avenir proche cette situation changera, car les grands plans d'irrigations en cours, - à l'aide d'énormes canaux dérivant les rios pyrénéens, - permettront d'instaurer sur des dizaines de milliers d'hectares la polyculture. Par là, le bassin de l'Ebre évoluera dans un sens parallèle à celui de la Garonne. Et déjà sont visibles des changements: dans

d'anciennes steppes salées, désormais arrosées et amendées, les Llanos de la Violada par exemple, des villages nouveaux de colonisation sont nés.

Au total, ces zones intérieures, sans guère d'appels à l'extérieur, se suffisent à peu près. En outre, elles ne sont pas sans exporter quelques spécialités agricoles enrichissantes, volailles et foies gras, truffes et armagnac, et ce haricot autant apprécié des solides estomacs aragonais que du cassoulet toulousain. Lorsque la montagne vivifiera ses plaines et ses eaux, cette zone intérieure prendra une place plus active encore à la vie régionale, dont elle renforcera la cohérence. Plutôt médiocres jusqu'à présent ces plaines espèrent devenir, dans un assez proche avenir, de bons terroirs. Et déjà elles ne sont pas sans nourrir, d'un côté la montagne, – été comme hiver, – de l'autre les villes et les vallées centrales.

c) Car le centre des deux bassins est en effet occupé par un système de vallées larges et alluviales, qui apparaissent comme leur cœur et y forment une véritable zone centrale. Dessinées par les grands fleuves et leurs principaux affluents elles s'inscrivent à un plan inférieur à celui des plaines intérieures, mais renferment plusieurs niveaux de terrasses caillouteuses aux sols plus légers que les marnes encadrantes. Ces sols d'alluvions ont reçu autour de Toulouse l'appellation spécifique de «boulbènes», tandis que les marnes sont «terrefort». Avec ces vallées nous touchons aux plus riches secteurs des régions de Toulouse et Zaragoza.

D'une part, les faciles communications qu'elles établissent y ont des deux côtés fait éclore d'actives transactions commerciales.

D'autre part, leurs sols légers et graveleux, bien égouttés mais en même temps bien irrigués<sup>25</sup>, sont sièges de cultures spécialisées. En France, il s'agit au premier chef de fruits, auxquels s'ajoutent quelques légumes. On rappellera les vignes et vergers, pêchers et pommiers, des vallées de la Garonne et du Tarn, plus en aval le chasselas de Moissac et les prunes de l'Agenais, et plus au Nord dans les cañons plus encaissés et abrités des causses calcaires les fraises et les primeurs (petits pois surtout) du Lot, etc... En Espagne, est non moins considérable la production horticole des vallées aragonaises, et aussi de la Navarre méridionale et de la Rioja<sup>26</sup>, alimentant quelques-unes des plus importantes conserveries de la Péninsule. Et l'on y voit aussi, surtout dans les vallées de l'Ebre et du Jalón, mais également de l'Aragon inférieur, de vastes superficies plantées en betteraves<sup>27</sup>, avec les sucreries correspondantes.

Sucreries et conserveries ne sont à leur tour que partie des nombreuses industries de transformation que ces denrées agricoles ont fait naître dans ces vallées aragonaises et françaises privilégiées. Se succèdent en effet, profitant de la force motrice des cours d'eau, minoteries, fabriques de pâtes alimentaires, manufactures de tabac, centrales laitières, silos et caves coopératives, marchés-gares aussi pour la commercialisation des produits, etc. – En outre, toujours dans ce réseau de vallées, les facilités de circulation et approvisionnement et la plus grande abondance de main d'œuvre plus qualifiée ont amené l'implantation de grosses usines, utilisant à plein les fournitures d'énergie et de matières en provenance des encadrements montagneux. Telles sont les grandes fabriques d'engrais de l'Ebre et celles de l'ONIA à Toulouse, ici et là aussi les papeteries, et de même les machines agricoles, dont la construction est une spécialité et de Toulouse et de Zaragoza. Une différenciation enfin, mais qui n'enlève rien à la spécialisation même de grande industrie: la construction aéronautique à Toulouse, et à Zaragoza celle des automobiles et du matériel roulant ferroviaire, en particulier les unités des nouveaux trains TER.

Cette fresque brossée de tant d'activités reste incomplète, et volontairement réduite à un schéma. Elle n'a été voulue que pour mieux exprimer la similitude des deux régions dont Toulouse et Zaragoza sont capitales et leur parallèle ordonnance structurale économique en zones concentriques interdépendantes. De cet arrangement les deux métropoles tirent leur force vitale. Elles y puisèrent ici et là des moyens d'existence qui, au moins dans le passé où n'étaient pas aussi nécessaires qu'aujourd'hui les échanges, leur facilitèrent un développement historique et économique quasi autonome.

4. Une réserve doit cependant être faite, en raison des conséquences du climat.

De l'Ebre à la Garonne les climats ne sont bien entendu pas les mêmes. En Aragon règne sans équivoque le climat méditerranéen, que symbolise l'olivier, l'arbre de Minerve, source abondante d'huile et denrées dérivées, alimentaires ou chimiques. Dans le Sud-Ouest de la France prédominent dans le climat les influences océaniques, qui permettent une agriculture distincte, dans laquelle tiennent notable part la verdure et l'élevé du gros bétail. Ainsi, de part et d'autre de Pyrénées, des possibilités agraires différentes, ayant donné lieu à échanges plus ou moins fructueux. Mais si dans leur nature et le groupement de leurs phénomènes météorologiques ces deux climats de Toulouse et Zaragoza diffèrent ils sont rapprochables pour nombre de leurs manifestations. En particulier, tous deux offrent pas mal d'inconvénients, qui ne sont pas sans s'opposer à un développement harmonieux et d'une stable continuité de l'agriculture des deux régions.

Celui de Zaragoza est plus continental, et à tous égards plus rude. Les froids hivernaux y sont sensibles, et les chaleurs de l'été positives. Comme dans toute la vallée de l'Ebre, qui est de basse altitude, la chaleur en fin de journée, au lieu de diminuer à l'instar des soirées castillanes, semble stagner. Elle est rendue plus pénible encore par la sèche poussière, à fine odeur de poudre, que soulève le vent<sup>28</sup>. Or Toulouse connaît aussi, – bien qu'avec moins de continuité, – d'identiques températures estivales et parfois même plus élevées. Car à Toulouse alternent, – conséquence du déplacement apparent du soleil entre les deux Tropiques, – le climat méditerranéen en été et le climat atlantique le reste de l'année. Toulouse a dès lors un climat moyen plus doux que celui de Zaragoza, mais saisonnièrement tout aussi désagréable (automne excepté). En outre, les deux villes partagent fraternellement la particularité d'être fort ventées: vent d'autan à Toulouse, vent du Moncayo à Zaragoza<sup>29</sup>.

Ces désagréments climatiques ne joueraient dans la vie et le développement des deux villes qu'un rôle mineur si, plus encore que la violence des vents, la sécheresse générale, affirmée dans les deux cas, n'était génératrice de grandes difficultés pour la vie agraire, laquelle conditionne et la provende quotidienne et les certitudes et espérances d'engrègements des deux métropoles.

Dans le bassin de l'Ebre, où la pluviosité oscille entre 400 et 230 mm, les steppes naturelles<sup>30</sup> sont fort étendues. Elles sont ainsi cause que depuis des siècles s'est trouvé ici assez grandement diminué le terroir utile. Ailleurs, en sols et terroirs normaux, des étés plus secs et chauds qu'à l'habitude, ou simplement précoces, peuvent brûler les récoltes. Raisons qui expliquent la faiblesse du peuplement ancien de l'Aragon, surprenante à comparer à la Castille beaucoup plus habitée des Rois catholiques, et que déplorait au XVIII<sup>e</sup> siècle l'économiste Ignacio de Asso. Pire, au début du XIX<sup>e</sup> siècle le grand naturaliste Félix de Azará devait encore établir un rapport célèbre sur le dépeuplement des « pardinás » du Haut-Aragon. A ces déficiences, un seul remède : par irrigation artificielle fournir à la terre l'eau que le ciel lui refuse. Et l'on veut tenir pour indice des grands besoins de l'Aragon sur ce point que ce ne soit point simple hasard qu'ait été aragonais, de Graus, le grand apôtre barbu de la « Política Hidráulica », JOAQUÍN COSTA. Aujourd'hui, les plans de « regadíos » dont j'ai parlé permettent d'espérer voir la fin de ces disettes. Les sols salés sont inondés, et exploités en rizières pendant de nombreuses années ; quand la salure en a disparu, ils peuvent porter de magnifiques moissons . . .

Dans la région toulousaine si, de par sa proximité à l'Océan, la moitié occidentale est encore assez bien et surtout régulièrement arrosée, – offrant alors dans les Basses-Pyrénées la plus forte densité française de champs de maïs, – en revanche à partir de la Gascogne vers l'Est sévit fréquemment la sécheresse estivale, condamnant les campagnes à une demie stérilité. D'où l'élaboration et la mise en œuvre, par des institutions inter-départementales, de grands plans d'irrigation dans les Côteaux de Gascogne et ceux du Lauragais. Leur exécution est déjà avancée, et l'on peut espérer qu'ils procureront plus de stabilité à la vie rurale garonnaise, et par voie de conséquence à l'économie vivrière de Toulouse, de même que le feront pour Zaragoza ceux du bassin de l'Ebre.

Jusque donc dans le détail apparaissent, de Toulouse à Zaragoza, des similitudes aussi étonnantes que curieuses d'éléments fondamentaux de vie et de ressorts de rôle économique et politique, qu'à l'évidence explique le parallélisme des situations d'ensemble et des cadres naturels.

Or, à propos des sites et des développements des deux villes se peuvent faire d'autres semblables observations.

## Sites et développements

Présidant à la naissance, puis à la croissance, de Toulouse et Zaragoza les éléments de site sont en effet ici et là très semblables.

1. Dans leur assise générale les deux métropoles sont villes de bordure de fleuves. Elles s'étendent sur d'assez plates terrasses caillouteuses<sup>31</sup>, qui dominent la rivière sur une seule rive, et dans les deux cas la rive droite. Dans la traversée des deux villes ce rebord est revêtu de quais de briques roses, légèrement moins élevés à Zaragoza. Le courant ronge ces rives, ce qui à Zaragoza contraint à surveiller de près les fondations de la Basilique du Pilar. A Toulouse, les quais de la rive droite ont reçu au XVIII<sup>e</sup> siècle un revêtement architectural des plus solides, qui n'a pas bougé, et les préparait à supporter la plus magnifique des façades urbaines fluviales, – mais qui ne fut jamais construite.

De l'autre côté de la rivière, en rive gauche, basse et inondable, ici et là un faubourg, tête de pont : à Toulouse, Saint-Cyprien, à Zaragoza, l'Arrabal. Tous

deux sont étoiles de routes (la Patte d'Oie à Toulouse!) vers les régions de rive gauche et les Pyrénées. Tous deux aussi possèdent une gare de chemin de fer, bien secondaire à Toulouse, fort importante à Zaragoza (directions du Haut-Aragon, de la France par Canfranc, de Barcelone par Lérida et de la Catalogne industrielle), où elle a été la première en date. Mais dans les deux cas est très sensible une différence entre la ville et son faubourg: aucun citoyen de Zaragoza ne me contredira dans l'affirmation que je fais qu'à Zaragoza on a toujours estimé que l'Arrabal était en dehors de la ville, – ce qui explique qu'on n'aime pas y habiter, qu'il s'est peu développé, et qu'il soit surtout dépôt de nombreuses servitudes urbaines. Même sentiment, mais moins accentué, à Toulouse vis-à-vis de Saint-Cyprien, où les vieux Toulousains n'auraient jamais l'idée d'aller se loger; une différence linguistique sépare d'ailleurs les deux rives: à Toulouse rive droite c'est le parler languedocien, à Saint-Cyprien rive gauche le parler gascon. Sans insister sur ces détails, plus psychologiques que matériels, on n'en retiendra que leur coïncidence pour les deux cités.

Ainsi, des villes de fleuve. Et dans les deux cas leur panorama urbain est pour l'essentiel celui des rives du fleuve. A Toulouse est admirable la vue de la Garonne depuis le quai de la Daurade rive droite, face à l'historique bâtisse de briques de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques rive gauche, le dôme XVIII<sup>e</sup> siècle revêtu de plaques de cuivre de l'Hospice de la Grave, la Prairie des Filtres et le quai de défense du faubourg inondable, élevé au XVIII<sup>e</sup> siècle par l'archevêque Dillon, avec en toile de fond la chaîne des Pyrénées par jours clairs<sup>31 bis</sup>. A Zaragoza, le tableau est justement célèbre qu'a peint de la ville, depuis la rive gauche, Velázquez, et que garde le Musée du Prado à Madrid; on ne peut qu'engager à le revoir. On ajoutera simplement que la rive gauche de l'Ebre, moins aménagée que celle de la Garonne, n'offre en place de la Prairie des Filtres et du Cours Dillon qu'un assez étroit ramier de peupliers, utilisé comme lieu de promenade.

Pour une ville à cheval sur un fleuve, franchir ce dernier est problème vital, et l'on sait à cet égard que Lyon et Budapest n'ont connu leur rapide développement qu'à partir de la date, – fort récente, – où Rhône et Danube y furent enjambés de ponts définitifs. J'ai déjà évoqué les difficultés que présentèrent dans le passé, à Toulouse et Zaragoza, les traversées de la Garonne et de l'Ebre et ne veux rappeler que le fait que ces traversées sont dans les deux cas données urbaines essentielles. C'est là en somme le point de départ des deux villes! Toulouse, on le sait, doit sa naissance ou en tout cas son premier développement au gué que provoque la barre rocheuse affleurant dans le lit du fleuve. Ce gué, avant le relèvement du niveau de l'eau par la digue de l'usine électrique du Bazacle, on le traversait en ne s'immergeant que jusqu'aux genoux. Aussi les Romains qui firent aboutir en ce point leur *Via Tolosana* en provenance de la Méditerranée n'y construisirent pas de pont; ils se contentaient de gagner à gué le pays des Aquitains. A Zaragoza, pas de gué, d'où obligation d'un pont, dont le camp romain gardait la tête.

Toulouse ne devait entreprendre de pont qu'au Moyen-Age. On le sait, ces ponts ont des deux côtés subi de nombreuses vicissitudes, ayant été maintes fois rompus et emportés. A Toulouse, il ne reste contre l'Hôtel-Dieu qu'une pile, – et il y a peu encore, une arche, que j'ai connue, – du pont médiéval du XIIe siècle. A Zaragoza, le tableau de Velázquez illustre la rupture du pont de pierre. Le fait ainsi demeure d'un même rôle, et d'une même histoire, des ponts dans les deux villes.

Pour en terminer avec ces ponts et le problème du franchissement des fleuves, on ajoutera :

- que les deux villes ont, outre leur pont de pierre, un pont de fer, le Puente de Hierro de Zaragoza, le Pont Saint Michel de Toulouse, tous deux donnant passage à une très importante rocade routière; la seule différence est qu'à Toulouse le pont de fer est en amont du pont de pierre, à Zaragoza en aval;

- qu'elles possèdent aussi chacune un pont suspendu; celui de Toulouse, grinçant et oscillant au temps de ma jeunesse, datait de Napoléon III; il a été admirablement renforcé et stabilisé entre les deux guerres mondiales; celui de Zaragoza, à hauteur du Sanctuaire du Pilar, n'est qu'une passerelle, à péage,

- qu'elles ont en outre un pont de chemin de fer, et dans les deux cas en amont de l'agglomération;

- enfin que Zaragoza vient d'inaugurer en 1967, en amont et non en aval, un large pont routier, le pont Santiago, à deux grandes arches modernes, équivalent du Pont des Amidonniers de Toulouse; mais, de toutes façons, si ses ponts ont des rôles identiques aux toulousains, ils sont plus étroits et ne présentent pas les mêmes possibilités d'écoulement du trafic.

Dans les deux villes, devant les deux ponts de pierre et en prolongeant la chaussée vers l'intérieur, prennent leur départ deux rues d'importance, qui s'offrent au voyageur à son arrivée et lui ouvrent les cités. Ces artères sont dans les deux cas récentes: elles ont été percées au travers du noyau des vieilles villes et du labyrinthe compliqué de leurs ruelles, qui semblaient se refuser à un accueil aisé à qui provenait des faubourgs. A Toulouse, le nom de la rue, Rue de Metz, dit assez qu'elle naquit après la guerre de 1870; à Zaragoza c'est la rue D. Jaime I, plus étroite et encombrée que sa correspondante toulousaine<sup>32</sup>. Les deux rues aboutissent, après la traversée des vieilles villes, aux Boulevards toulousains et au Coso Zaragozano, qui ceignent ces dernières.

Après quoi, c'est ici et là sur la platitude des terrasses, en très légère montée, l'extension des quartiers nouveaux, généralement du XIXe siècle, et sur lesquels on reviendra.

Et l'on arrive enfin, dans les deux cas, à des collines peu élevées (200 à 250 m), de marnes ou de mollasses, isolées. A Toulouse, c'est une sorte de ride, d'échine, légèrement accidentée ou mamelonnée, étendue de Croix-Daurade au Nord à Montaudran au SE, de pentes assez marquées, et plus raides vers l'Hers que vers les terrasses de la Garonne; s.l. on peut l'appeler la ride de Guilheméry, mais elle est également connue par le cimetière et l'Observatoire qu'elle porte. A Zaragoza, c'est le Torrero, où est installé un très joli parc municipal; la forme générale en est arrondie. Dans les deux cas, ces collines ont été séparées de l'ensemble marneux

ou mollassique proche par l'érosion de deux ruisseaux, l'Hers à Toulouse, le río Huerva à Zaragoza. Tous deux, de mêmes caractères: ruisseaux de terroirs argileux, à maigre débit, sauf en hiver ou après les pluies, et toujours boueux.

Ces collines ont dans le site et la vie des deux cités un rôle important. Elles ont été siège de leurs plus anciens établissements humains, car on y a retrouvé des gisements paléolithiques. Et elles ont, au temps des guerres napoléoniennes, connu la gloire militaire. Toute la bataille de Toulouse, du 10 avril 1814, la dernière de la Campagne d'Espagne et de France, entre Soult et Wellington, se livra à peu près exclusivement sur la rive de Guilheméry, où les «Alliés» attaquèrent les troupes françaises, qui s'y étaient retranchés. Et le Torrero de Zaragoza ne cessa jamais pendant les deux sièges de 1808 et 1809 d'être l'objet des plus furieux assauts: le Général Lejeune y a fortement insisté. Des monuments commémoratifs font, ici et là, mention de ces événements: à Toulouse c'est «la Colonne», près de l'Observatoire.

Les sites présentent donc une très exacte identité d'éléments: faubourgs extérieurs de l'autre rive, fleuves, ponts, quais, terrasses où s'étendent successivement les villes vieille et nouvelle, enfin la colline mollassique isolée. Or, autour de ces éléments les deux développements urbains ont connu une quasi similaire évolution.

2. Au départ, nous trouvons sur les fleuves deux postes d'Ibères, Tolosa et Salduba. On rappellera que le nom de Tolosa se retrouve à plusieurs reprises en Espagne, et que le radical -tol semble désigner un cours d'eau ou son passage, ce qui dans le cas de Toulouse serait une magnifique concordance étymologique et historique. Où était situé Tolosa? Il a été traditionnel depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle d'affirmer son emplacement sur les collines de Vieille-Toulouse, où l'on trouve en effet un oppidum, avec quelques restes assez apparents; mais il est à peu près certain qu'il ne dut jamais y avoir là qu'un poste de guet qui grâce à un panorama très étendu pouvait surveiller toute la vallée de la Garonne vers l'amont. Strabon est formel: Tolosa n'est pas un oppidum, mais une ville de plaine, exactement comme Salduba. On a pu hésiter, pour sa localisation, entre le site même du gué du Bazacle à l'aval, ou le débouché de la route romaine sur la Garonne à l'amont, à Saint-Roch. Pour Salduba, il ne semble pas qu'il y ait eu de différence d'emplacement avec le campement romain qui gardait la tête de pont.

Les deux postes ibères deviennent en effet des cités romaines florissantes, enrichies par le commerce.

Que Toulouse romaine ait été riche est bien illustré par l'épisode du Consul Caepio et de «l'aureum tolosanum». Le passage, unique encore ici, du fleuve lui assurait une sorte de monopole de trafic vers la contrée boisée et assez sauvage de la Novem populani, où habitaient les Aquitains de César. Salduba n'était qu'une des nombreuses cités romaines de la Vallée de l'Ebre, mais elle devait devenir la puissante *Caesarea Augusta*, que l'Empereur combla. Le plan des deux villes romaines était très semblable, en rectangles allongés non loin des fleuves et parallèles à eux. Zaragoza dans sa vieille ville conserve encore ce plan, avec le Cardo et le Decumane passablement reconnaissables; à Toulouse



ce souvenir est plus oblitéré. Et Zaragoza exhibe encore fièrement à l'extrémité de la Place du Pilar un secteur assez imposant de ses murailles romaines avec des tours rondes de pierre; Toulouse cache son mur, de briques et pierres alternées, pour ne le laisser apparaître qu'au jardin du Capitole, mais des fouilles récentes ont révélé qu'il continuait fort bien conservé, avec des tours rondes aussi, vers la Garonne, par dessous la Place du Capitole et le Lycée; en outre, les murs romains de Toulouse sont également visibles du côté du fleuve, en bordure du ravin de la Garonnette, spécialement à l'Institut Catholique. Ajoutons que Toulouse possède, rive gauche, des fragments d'aqueduc et les restes (encore acceptables mais fort dégradés) d'un petit cirque-amphithéâtre, à Purpan; Zaragoza en est dépourvue.

Très tôt aussi, le Christianisme apparaît dans les deux cités. La tradition fixe à 42 AD l'apparition de la Vierge à Saint Jacques, sur un pilier; et de fait, il y a des Chrétiens à *Cæsarea Augusta* au II<sup>e</sup> siècle. Le martyr de Toulouse cependant, Saint Saturnin, – par contraction, à Toulouse et en Navarre, Saint Sernin, – n'est attaché à son taureau que dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle: c'est un des «sept apôtres» de la Gaule, de même que Santiago est l'un des patrons de l'Espagne. De là, à partir d'eux, la naissance égale d'églises aux bords des fleuves, aux destinées identiques. Il ne reste rien de la chapelle primitive du Pilar<sup>33</sup>, pas plus que du premier sanctuaire autour de la tombe de Saint-Saturnin. Mais la dévotion locale et nationale a élevé, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, au bord de l'Ebre la gigantesque basilique actuelle du Pilar, d'un classicisme qu'expliquent aussi les plans de son très académique architecte, Ventura Rodriguez. Le Pilar, il est vrai, n'a été achevé que ces toutes dernières années, – il lui manquait deux tours, que la piété de deux richissimes enfants de Zaragoza a permis enfin de lui adjoindre. Toulouse a commis au XVIII<sup>e</sup> siècle le crime de démolir l'ancienne église wisigothique de la Daurade, – pour partie remontant au Ve siècle, avec peut-être des traces, au moins des colonnes, d'un temple romain antérieur, – mais c'est en 1096, à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, qu'elle faisait consacrer par le Pape Urbain II, venu prêcher la première Croisade, l'actuelle et définitive basilique de Saint Sernin. Notons que ni Saint Sernin ni le Pilar ne sont cathédrales<sup>34</sup>, mais basiliques.

Au Moyen-Age, les deux villes romaines vont connaître une adjonction. Autour de Saint-Sernin, que visitaient des pèlerins, grandit peu à peu dans les champs au dehors de la Cité romaine des Comtes une agglomération à la fois ecclésiastique et marchande, qui finit par combler tout l'espace entre la basilique et le Capitole de la Cité. La rue du Taur, conservant le souvenir du martyr, en était l'axe. On appela ce second noyau urbain le Bourg, – non le «faux-bourg», – et après la fondation de l'Université (1229) c'est là que furent installés les Collèges, destinés aux «nations» d'étudiants, et dont quelques-uns subsistent encore. Le mur du Moyen-Age, longuement visible à l'extérieur de l'ex-Arsenal devenu Cité Administrative, de hauteur moyenne mais flanqué de tours demi-rondes (type des «cubos» hispaniques), enveloppa le Bourg. Celui-ci subsista longtemps comme entité distincte de la Cité, et sur les plans de Toulouse au XVII<sup>e</sup> siècle, – notamment le fameux plan Tavernier, – les deux noyaux urbains sont très nettement distincts, avec l'encoche visible de leur partition à hauteur du Capitole et de l'actuelle Place Wilson. Or, fidèle au parallélisme toulousain, Zaragoza aussi

développa pendant le Moyen-Age un nouveau quartier extra-muros, celui de San Pablo: on eut désormais «la Ciudad» et «la Población», comme à Toulouse la Cité et le Bourg.

Les vieilles villes de Toulouse et Zaragoza présentent, – présentaient plus encore jadis, avant les grandes percées urbaines, – les mêmes dédales de rues sombres et tortueuses<sup>35</sup>. Elles sont bordées des maisons de l'ancienne nobilité, les édifices à tours et échauguettes de briques (abritant l'arrivée de l'escalier) de Tolosa turrita, et les «casas palaciegas» de Zaragoza. Ici et là, de fort rares petites places: on économisait l'espace à bâtir! Et puis, des édifices allant de la fin du XVe siècle à la Renaissance et au XVIIe siècle. Zaragoza s'enorgueillit de sa Cour de Justice, son «Audiencia», au très beau patio, et plus encore de l'admirable Lonja, de style isabelin, restaurée, – à quel prix et avec quel art! – en 1962-1964. Mais Toulouse est bien plus fière encore de sa collection unique d'hôtels Renaissance et XVIIe siècle. Ces derniers n'ont pas dans l'histoire de la cité la même signification que les monuments de Zaragoza: au lieu d'être édifices de service public, ce sont des logis particuliers construits après l'enrichissement de leur maître, soit par l'administration, soit par le commerce du pastel.

Les noyaux anciens finissaient à des remparts. En arrière circulaient des rues, dont le nom a été conservé à Toulouse: rues du rempart Saint-Etienne, du rempart Villeneuve, etc. . . La base des murs est encore apparente le long des Allées Saint-Michel. Ils ont été démolis, plus tôt à Zaragoza<sup>36</sup>, au XVIIIe siècle seulement à Toulouse. Des boulevards les ont remplacés. Ces boulevards sont plus amples à Toulouse, bordés de trottoirs garnis de doubles rangées d'arbres, permettant un bon écoulement du trafic et une très active vie sociale. C'est leur date tardive qui explique ce bel ensemble urbain ceinturant l'ancienne ville; il se rattache au grand effort d'urbanisme toulousain de la fin du XVIIIe siècle, sur les plans établis en 1754 par M. de Mondran. Boulevards, allées rayonnantes autour du grand jardin circulaire Boulingrin (Bowling-Green) ou Grand Rond (où furent données les fêtes de la Révolution), et jardins<sup>37</sup>, créés sur les emplacements des remparts et de la plaine alors marécageuse au-delà de la porte Montoulieu (au voisinage des palais actuels du Rectorat et de l'Etat-Major), embellirent alors Toulouse dans le style de l'urbanisme classique<sup>38</sup>. A Zaragoza, le Coso est plus ancien, par là plus étroit; c'est plus une rue qu'un boulevard. D'ailleurs, au XVIIIe siècle l'expansion de la ville l'avait largement dépassé, mais sans présenter les mêmes soucis d'urbanisme qu'à Toulouse.

L'expansion urbaine de Toulouse au delà des boulevards, en direction du Canal du Midi et, – à partir de 1856, – de la voie ferrée, sera le fait du XIXe siècle. Rues sans grâce et sans charme pour la plupart, et même pas régulièrement ordonnées, tandis que plus anciennes, antérieures au XVIIIe siècle en tout cas, celles de Zaragoza ont bien plus d'âme, débouchent sur des places assez intimes, mènent à des églises de style valable. Mais ici et là il s'agit bien d'une expansion quelque

peu anarchique, plus sympathique à Zaragoza mais de même allure bon enfant à Toulouse.

Or, à travers cet ensemble les deux villes offrent aussi la même voie triomphale. A Toulouse, ce sont les Allées Jean Jaurès, prolongeant au-delà des boulevards vers la colline de l'Observatoire les Allées Lafayette issues de la Place Wilson, et dont le trottoir central, garni de kiosques, flanqué de cafés et cinémas, siège de l'animation nocturne, est si hispanique. Zaragoza a son très beau Paseo de la Independencia, allant de la Plaza de España, où il s'articule sur le Coso, à la Plaza de Aragón. Ces deux avenues ont connu la même évolution. Elles furent jusqu'à il y a peu occupées en leur axe central par des allées (à Toulouse) ou un trottoir (à Zaragoza), réservés aux piétons, cependant que la circulation des voitures et tramways se faisait par deux chaussées latérales. Il y avait dans cette situation de nombreux motifs d'engorgements de trafic. Sous l'impulsion de son énergique maire, D. Luis Gómez Laguna, Zaragoza commença, traçant en 1960 au centre de son Paseo de la Independencia une gigantesque et américaine avenue, à 8 voies circulatoires, splendidement illuminée de lampadaires au mercure, – les piétons étant rélégués sous les «Soportales» latéraux du Paseo. Et deux ans après, Toulouse imitait Zaragoza, en définissant dans le centre des Allées Jean Jaurès six voies automobiles séparées d'une bordure de fleurs et flanquées tout du long de deux «parkings» latéraux avec voie latérale d'accès. Rien qui prouve mieux que les deux villes se développent toujours conjointement.

De l'une à l'autre avenue, – «Champs Elysées toulousains» et «Gran Via» de Zaragoza, – il y a toutefois quelques différences. La plus grave est qu'à Toulouse les maisons bordières, filles de l'individualisme du XIXe siècle, sont d'inégale hauteur et d'horrible aspect... alors qu'à Zaragoza l'encadrement du Paseo est d'imposants édifices, aussi somptueux que réguliers. Zaragoza en retire allure de capitale, tandis que Toulouse y retient un air campagnard. Il existe bien un projet d'urbanisation des Allées Jean Jaurès... mais Dieu veuille que dans sa conception actuelle il échoue, et que ses uniformes buildings de ciment soient remplacés par de hautes demeures de briques roses, dans l'authentique tradition toulousaine. Par ailleurs, le Paseo de la Independencia finit, de façon très urbaine et achevée, sur la statue de Lanuza, Plaza de Aragón, au-delà de laquelle se prolonge sans solution de continuité l'expansion urbaine de Zaragoza. Les Allées Jean Jaurès buttent par contre au-delà de la statue de Riquet et le Canal du Midi sur le bâtiment vieillot<sup>39</sup> de la première Ecole Vétérinaire, que depuis bien avant la seconde guerre mondiale l'on n'achève pas de démolir. On peut toutefois espérer que dans un avenir assez proche la dite Ecole enfin disparaîtra, et que l'avenue toulousaine se prolongera à la colline, au sommet de laquelle se dresserait un monument à la gloire de la cité. Alors le nouveau Toulouse aura comme Zaragoza un centre digne de sa grandeur et de sa tradition.

Dépassées ces bornes, disons du XIXe siècle, c'est la marée des constructions du XXe siècle. En ordre plus dispersé à Toulouse, et longtemps d'assez moyenne hauteur, aujourd'hui de plus en plus hérissées de buildings, tels ceux qui ont poussé sur la rive extérieure du Canal du Midi dans son enveloppement de Toulouse. D'un urbanisme mieux ordonné à Zaragoza, avec des édifices plus élevés, de briques jaunes. Mais la croissance des deux villes est telle depuis

1955–1960 que de nouveaux quartiers y surgissent tous les ans. Cette fois, sans imagination et pour parer ici et là au plus pressé. Ce sont en majorité de régulières et géométriques cages ou ruches de ciment déjà sali, où logent en grappes des milliers de nouveaux (ou anciens) habitants de Toulouse et Zaragoza. Le parallélisme entre les deux cités reste respecté . . .

Les futurs plans d'expansion urbaine sont par contre, – dans la mesure où ils pourront être exécutés, – en contradiction. A Toulouse, la préoccupation municipale est de resserrer au maximum, pour éviter d'allonger encore la voirie urbaine, qui est la plus étendue de France; donc, poussée en hauteur. En outre, depuis 1959–1960 a surgi le projet d'une ville satellite de 100.000 habitants, la ZUP du Mirail, également en blocs de buildings, qui s'élèverait rive gauche à deux ou trois kilomètres du fleuve; sa réalisation, quelque temps imminente, a rencontré l'obstacle des prix d'achat des terrains . . . A Zaragoza l'avant-projet approuvé d'urbanisme prévoit une ville de 500.000 habitants, s'étalant sur 2.610 hectares (à présent, 675 ha seulement), donc quatre fois plus grande que l'actuelle, et qui remplirait tout l'espace entouré par la Carretera de circunvalación. Ainsi restent très voisines, sinon semblables, les préoccupations des deux cités, même de nos jours où devient si rapide l'évolution des hommes et des villes . . .

Rien dès lors d'étonnant à ce que dans leur être ancien et présent les deux métropoles aient de très similaires physionomies urbaines.

### Les physionomies urbaines

Aujourd'hui peut-être Toulouse et Zaragoza se ressemblent-elles moins dans leurs aspects extérieurs, – encore que Zaragoza s'est en 1962 empressée d'élever dans son Arrabal un énorme building de 15 étages qui évoque (en moins affreux) ceux de Saint-Cyprien, – qu'autrefois. Mais c'est cet autrefois qui surtout compte, car c'est le temps de la gestation des deux cités, le moment où celles-ci ont acquis les gènes de leurs caractères.

1. Un premier point remarquable est que Toulouse et Zaragoza sont deux capitales de la brique. Sans doute est-il d'autres villes de briques, mais rarement avec tant de généralisation et d'importance. La brique fut le matériau presque exclusif des deux cités. Si bien que lorsque le Président de Clary (du Parlement) fit venir à Toulouse de la pierre pour la façade baroque de son hôtel de la rue de la Dalbade (première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle), le fait parut si anormal que le peuple toulousain baptisa cette demeure «l'hôtel de pierre».

Assurément il est de l'une à l'autre ville des nuances. La brique est à Toulouse plus rose et vaut à la cité son surnom (ancien) de «la Ville Rose». De quel éclat ne resplendissent en effet pas aujourd'hui les Places du Capitole et Wilson, que la vigilance de la municipalité a mis «en briques apparentes», les débarrassant du badigeon de crépi du XIX<sup>e</sup> siècle! A Zaragoza la brique est souvent plus crue, en adobe d'ocre fané (ainsi à l'église Santa Engracia), quand elle est ancienne, ou si plus récente, de couleur dorée; cependant la brique rouge n'y est pas inconnue: la Seo est couleur rouge sombre.

Mais ici et là la brique s'élève à la dignité architecturale, matériau qu'elle est des églises comme des palais. Voyez à Toulouse les édifices considérables que sont Saint-Sernin, – l'une des plus grandes églises romanes de la Chrétienté, – le donjon de la cathédrale Saint-Etienne, l'immense vaisseau de l'église des Jacobins, et ces hardis clochers toulousains s'élevant aux soixante mètres . . . Et voyez de même à Zaragoza l'énorme basilique du Pilar, la cathédrale de la Seo, l'admirable Lonja, et le tout récent Palais Municipal<sup>39 bis</sup>.

Et cette brique a posé dans les deux métropoles des problèmes comparables, car elle n'est pas toujours d'une solidité à toute épreuve. A Toulouse, le matin de Pâques 1926, s'effondrait le clocher de l'église de la Dalbade, le plus haut de tous (66 m), et qui n'ayant jamais pu être reconstruit manque désormais dans la silhouette de la ville au bord de son fleuve. A Zaragoza, les clochers mudéjar de briques, si gracieux, prennent souvent, comme à Calatayud et en d'autres points d'Aragon, une inclinaison que leur finesse souligne, en la rendant plus sensible, mais qui est fort dangereuse, beaucoup plus qu'à la Tour penchée de Pise. Aussi fallut-il, par précaution, abattre en 1894 la Torre Nueva, construite en 1504 sur la Place de San Felipe.

Mais grâce à cette brique nous observons à Toulouse et Zaragoza des formes très similaires de l'habitat et des demeures urbaines. La plus caractéristique est à l'étage supérieur des grandes maisons des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles ces rangées de fenêtres de petites dimensions, arrondies dans le haut, donnant sur une galerie ouverte ou un grenier aménagé, les « mirandes »<sup>40</sup>; elles sont typiques de tout le bassin de l'Ebre, et semblent bien liées à la brique, – car on en retrouve aux maisons de briques de Grenade; elles attestent la plus étroite parenté de Toulouse avec l'Aragon et la Navarre. Comme en témoignent aussi de grandes maisons anciennes (XVe siècle), en grandes, hautes, fortes et massives bâtisses, carrées ou rectangulaires, dont le type est le Collège de Foix. A qui connaît Aragon et surtout Navarre, – où elles sont légion, – de telles formes d'habitat sont révélatrices: par elles s'avère que Toulouse a subi en son corps l'influence directe de l'Aragon. Inversement, ces tours de briques dont paraient leur logis les administrateurs, magistrats et capitouls toulousains ont leurs correspondants à Zaragoza, les « torreones ». Et comme il est un style bien connu des clochers toulousains de briques avec leurs arcatures en mitre, de Saint Sernin aux Jacobins et à Rieux, de même est-il un style des clochers de Zaragoza, inspiré d'influences mudéjar.

En revanche, Zaragoza possède une décoration de briques que Toulouse ignore. Des façades de maisons, des tours et clochers, l'abside de la Seo près de l'Arco del Dean, ont leurs briques moulurées et taillées en dessins géométriques; et les mêmes briques en sont parfois vernissées, évoquant des « azulejos ». C'est là du style mudéjar, legs de l'Islam, que Toulouse, on l'a vu, ne connut pas. Au contraire, Zaragoza conserva longtemps ses Morisques, cantonnés dans un quartier spécial, la Moreria. Toutefois ces différences décoratives ne sont entre Toulouse et Zaragoza que de détail.

2. Car il n'y a pas à revenir sur ce que je crois avoir ailleurs maintes fois

démonstré... l'allure, l'ambiance, le caractère, hispaniques de Toulouse. Atmosphère qui tout autant que l'emploi de la brique la rapproche de son homologue aragonaise.

A mille aspects quotidiens on retrouve à Toulouse l'Espagne, ... ne serait-ce que dans les bruits et cris de la rue, la forme et la disposition des édifices, le tracé des ruelles et des places, cette véritable « Plaza Mayor » qu'est celle du Capitole, et jusqu'à cet ardent catholicisme qui ne permet jamais d'oublier le sceau des prédications ici de Saint Dominique, Santo Domingo de Guzmán; et l'enthousiasme pour les corridos<sup>40 bis</sup>. Aussi bien, une promenade dans les vieux quartiers, en été surtout, est-elle comme un bain d'Espagne. Et quand un Toulousain pénètre dans le vieux Zaragoza, à l'intérieur du Coso, il croit se retrouver, simplement en plus tassé, dans les quartiers de la Bourse et Saint-Georges de sa ville natale, et parfois même dans le quartier Saint-Etienne de vieilles demeures nobles.

Par là-dessus règne dans les deux villes, au moins aux jours clairs, la même qualité de lumière, fine et cristalline, épandue d'un ciel diaphane, d'une transparence à la fois méditerranéenne et continentale, qui apparente Toulouse à l'Espagne intérieure, – pas à Barcelone trop souvent voilée. Tout compte fait, ce ciel toulousain est plus proche parent de celui de Madrid que de celui de Paris. Par les jours surtout de vent de Sud l'appartenance hispanique de l'atmosphère toulousaine est saisissante. Et comme à la clarté méditerranéenne s'ajoutent une chaleur et une sécheresse très continentales ce n'est encore sous ce rapport qu'avec Zaragoza qu'un rapprochement doit se faire.

Or, de même est évidente sur les deux villes l'emprise des fleuves. Il a déjà été dit que de temps à autre ceux-ci entrent en crue, avec pour conséquence des débordements catastrophiques. Sans doute Zaragoza dans ses annales ne présente-t-elle pas l'équivalent de la terrible inondation toulousaine de 1875; la raison en est que les pluies océaniques s'ajoutant à la fusion printanière des neiges pyrénéennes n'ont en Aragon qu'un rôle très atténué par rapport à celui qui est le leur en Aquitaine. Mais de fortes montées des eaux, avec de sérieux dégâts, sont à fréquentes reprises enregistrées. Et Zaragoza n'ayant pas contre elles pris les précautions de murs de contention que depuis 1945 l'administration a édifiés à Toulouse dans toute la longueur de la traversée de la ville, les conséquences en sont quelquefois désastreuses... De toutes façons, en hiver stagnant sur les deux fleuves les mêmes brouillards. Et du lit des deux cours d'eau et des gravières qui les enchâssent sont extraits d'identiques galets roulés, qui longtemps servirent au pavage des deux villes, pour le plus grand supplice des marcheurs, principalement sur les deux ponts de pierre.

Tout cela ressortit à cette qualité éminente et fondamentale de Toulouse d'être une ville hispanique. Plus précisément, Toulouse est l'avancée la plus extrême du Monde Hispanique, la capitale de ce débordement de l'Espagne au Nord des Pyrénées, dont E. Lafuente Ferrari a rappelé avec raison<sup>2</sup> qu'il était jadis surnommé la Hispania Menor. C'est un fait général, non seulement que les Pyrénées soient dans leur essence une chaîne hispanique<sup>41</sup>, – à bien des égards plus proche parente des autres montagnes de la Péninsule (et de celles du Maroc) que des Alpes, – mais encore que l'Espagne domine la chaîne.

L'Espagne en effet s'avance souvent comme en balcon au-dessus des plaines du Sud-Ouest français<sup>42</sup>, et dans quelques cas, comme précisément celui de la Haute-Garonne, possède les vallées supérieures des fleuves aquitains. Dominance à la fois morphologique et économique, qui passe même parfois au domaine de la politique, car il arrive que la frontière franco-espagnole, lorsqu'elle ne coïncide pas avec la ligne de partage des eaux, – ce qui est loin d'être rare, – descende beaucoup plus souvent au versant Nord qu'au versant Sud. Les gènes, dont sont issus les caractères, portant souvent en eux

l’empreinte des lointains passés dont ils transmettent l’héritage, il ne faut jamais oublier, dans toute appréciation de l’âme de Toulouse, que Toulouse fut sur le sol français l’avancée du royaume hispanique des Wisigoths, dont elle partagea avec Tolède la « capitalité ». D’où, dans la région toulousaine, la naissance d’une civilisation méridionale, assez distincte, voire opposée, à celle de la France septentrionale, et par contre liée à celle de l’Espagne voisine, plus particulièrement de l’Aragon et de la Navarre<sup>43</sup>. Au point que Pierre II d’Aragon vint à la bataille de Muret (1213) défendre cette civilisation méridionale comme un bien commun des Hispaniques. Après tout, à 100 kilomètres près, Toulouse est à la même distance de Madrid que de Paris, – et par les voies de la montagne à 400 kilomètres seulement de Zaragoza (à vol d’oiseau, à quelques 280 kilomètres).

C’est cette conscience d’une forte individualité, originale par rapport aux influences des lointaines capitales, qui explique ici et là ce fort patriotisme local déjà évoqué : celui des Comtes de Toulouse et de Lanuza, et celui d’Agustina de Aragón dont l’héroïsme, pendant le siège de Zaragoza, est le pendant de celui de la toulousaine dont, lors de la croisade des Albigeois, le boulet de pierre tua Simon de Montfort.

Si les manifestations concrètes enfin n’en sont pas toujours qualitativement et quantitativement comparables, il reste que l’urbanisme a également suivi dans les deux villes des voies parallèles, contribuant à une même atmosphère d’ensemble. L’urbanisme ancien de Toulouse, celui du Siècle des Lumières, avec la Place du Capitole, les Ponts Jumeaux, le Boulingrin-Grand Rond, les demeures administratives, telles le Palais du Gouverneur Duc de Fitz-James (aujourd’hui Consulat Général de Belgique), et le palais archiepiscopal de Loménie de Brienne (aujourd’hui Préfecture), est certainement plus classique et plus ample que celui décrit par le Baron Lejeune de la Zaragoza du même temps ; mais plus concentré et plus modeste, cet urbanisme de la capitale aragonaise n’en est pas moins réel. De même, le XIXe siècle connut ici et là les mêmes percées de grandes artères, aérant la densité et l’entassement des vieilles villes. Et ce fut au XXe siècle la même expansion en quartiers neufs, témoignage de l’appétit de croissance dont les deux cités sont possédées.

Ce qui conduit à évoquer maintenant le parallélisme, que l’on peut aussi retrouver entre elles, de leur évolution économique.

### Les évolutions économiques

1. Les deux villes de Toulouse et Zaragoza furent d’abord, on l’a vu, sites d’étape pour le franchissement de leurs deux fleuves. D’où le fait qu’elles furent cités au début commerçantes, mais de commerce local et d’échanges. Il n’y a sans doute pas lieu de penser qu’aux temps romains elles aient été vraiment métropoles, mais seulement entités de rayonnement local. Cette même fonction commerciale se poursuivit, un peu amplifiée, au Moyen-Age. Pour Toulouse, la chose est hors de doute : une thèse a pu être écrite<sup>44</sup> sur les Bourgeois et Marchands de Toulouse

entre 1350 et 1450; et dès 1152, la ville était pourvue d'institutions municipales, avec magistrats, les «capitouls». Semblablement, savons-nous que dans la Zaragoza libérée des Musulmans les Morisques restèrent en grand nombre comme artisans, groupés en «gremios» ou corporations, et que les corps de métier avaient notable importance.

Ce n'est toutefois pas cette individualité urbaine qui poussa les deux Couronnes de France et d'Aragon à faire de Toulouse et Zaragoza les instruments de leur politique centralisatrice: c'est leur position centrale, leurs fonctions de liaison, et la possibilité sous-jacente de vivre sans aide extérieure. D'où les fonctions administratives des deux villes, nées à la fois des événements, – ainsi la Croisade des Albigeois, pour l'Université de Toulouse, fondée en 1229 en application du Traité de paix pour lutter contre l'hérésie, – et de la volonté royale, désireuse d'étendre et fortifier son influence.

2. De cette fonction de commandement, voulue et soutenue par l'existence du nœud des communications, découlèrent des conséquences concrètes, faisant travailler et rayonner les deux villes dans à peu près tous les ordres administratifs:

- l'administration civile, avec ses fonctionnaires, ses représentants du Pouvoir Central, de position à peu près identique aujourd'hui, qu'il s'agisse des Préfets ou des Gouverneurs Civils. Mais l'autorité en est plus grande à Toulouse puisque aussi bien sous l'Ancien Régime qu'à présent leur ressort et mandat débordèrent largement, au contraire de Zaragoza, le cadre local et provincial pour s'étendre à une vraie région;

- l'administration militaire, où cette fois des observations semblables peuvent être faites autant à Zaragoza avec sa Capitainerie Générale qu'à Toulouse avec sa Région Militaire (XVIIe, puis Ve Région);

- l'administration judiciaire, aux ressorts aujourd'hui très similaires pour la Cour d'Appel et pour l'Audiencia. Mais dans le passé, cette administration eut à Toulouse plus de comparative importance. Fondation royale, et la deuxième en France (1443), le Parlement de Toulouse acquit très vite, par le travail et la conscience de ses magistrats, une grande réputation: Cujas y eut au XVIe siècle une renommée européenne. Aussi, Toulouse devint-elle vraiment ville de magistrats, ce qui lui conféra par rapport à Zaragoza un sceau spécial. Et chez ces magistrats régna, jusques à la Révolution, un très notable esprit d'indépendance, – et même de révolte, – vis-à-vis du Pouvoir Central. Mais sur ce point au moins Zaragoza se peut rapprocher de Toulouse: non seulement l'institution du Justicia Mayor, mais le maintien par elle des privilèges et libertés de la ville avec dans certains cas une intransigeance payée de la vie, sont également manifestations aragonaises contraires à l'autorité politique centrale espagnole;

- l'administration universitaire. Ce sont ici et là les deux universités pyrénéennes par excellence, – Zaragoza est le siège de l'Instituto de Estudios Pirenaicos, comme Toulouse dirige pour la France l'Union Internationale d'Etudes Pyrénéennes, – les rapports entre elles étant étroits à ce sujet. Elles échangent présentement des étudiants. Elles en échangèrent aussi dans le passé. Une fois finies ses études à Zaragoza, c'est à Toulouse que vint les compléter en 1528 et 1529 Miguel Servet, l'illustre découvreur de la circulation du sang et de son oxygénation par les poumons. Dans son «Espagne éclairée au XVIIIe siècle» J. Sarrailh<sup>45</sup> a rappelé combien étaient alors nombreux à Toulouse les étudiants aragonais. J'ajoute qu'il s'y trouvait aussi des étudiants navarrais et basques, et qu'un des Collèges de Toulouse portait le nom de Collège de Pampelune: on y vit le «Doctor navarro», Martin de Azpilcueta, le plus fameux canoniste du XVIe siècle. Ainsi, partie du «recrutement» toulousain venait-elle du bassin de l'Ebre. Sans doute, plus de sept fois centenaire à présent, l'Université de Toulouse est-elle plus ancienne que celle de Zaragoza; plus importante aussi, étant la seconde de France.



Mais, tout bien pesé, l'Université joue aujourd'hui dans la vie de Zaragoza un rôle d'une grandeur très comparable à celui connu à Toulouse. Si d'ailleurs les proverbes ne mentent pas, ils témoignent ici et là d'un même désir de science avant tout... «Science de Toulouse, réputation de Montpellier...» Et encore le fameux dicton: «Paris pour voir, Lyon pour avoir, Bordeaux pour dispendre (= dépenser), Toulouse pour apprendre», auquel correspond le célèbre «Para libros, Zaragoza»<sup>46</sup>. N'oublions du reste pas que Zaragoza fut l'une des toutes premières initiatrices de l'imprimerie en Espagne... Enfin, est-ce une simple coïncidence? les deux villes possèdent chacune une Ecole ou Faculté Vétérinaire, lesquelles sont dans les deux pays forts rares, trois en France, quatre en Espagne<sup>47</sup>...

– Si du plan de l'enseignement on passe à celui de la science et de la culture, on reconnaîtra le même rôle des Sociétés Savantes. Plus important, il est vrai, à Toulouse, ville par excellence d'Académies. Mieux, c'est l'Académie des Sciences de Toulouse qui est, pour partie, à l'origine des très remarquables Sociédaes de Amigos del País, – dont celle de Zaragoza! – qui à partir de celle du Pays Basque (1765) se répandirent dans l'Espagne de Charles III et Charles IV et y donnèrent à l'économie une grande impulsion. J'ai ailleurs<sup>48</sup> montré que la R. Sociedad Vascongada fut fondée par le Comte de Peñafloida, à l'imitation de l'Académie des Sciences de Toulouse.

Mêmes fonctions aussi de métropoles religieuses. Aux reliques de Saint-Sernin, «insigne» basilique, accouraient les pèlerins, comme aujourd'hui les foules dévotes: «Hic sunt vigiles qui custodiunt civitatem» dit une inscription à l'entrée de la crypte, et aussi «Non est in toto sanctior orbe locus»... Or, le Pilar de Zaragoza possède la même force d'attraction, et plus grande encore, car depuis les sièges de 1808–1809, la Vierge du Pilar est Capitaine Général de l'Armée Espagnole et en possède les insignes réglementaires; d'où la signification nationale du Pilar, et le fait qu'on y célèbre le 12 octobre la Fête de l'Hispanité... Les drapeaux des nations américaines, filles de l'Espagne, groupés autour de la chapelle sainte, illustrent la transcendance de ce sanctuaire, où la dévotion se mitige de patriotisme, pour lui donner un rayonnement plus étendu que celui de Saint-Sernin, plus local. Mais, en dépit de ces clientèles et intérêts distincts, Zaragoza et Toulouse se retrouvent identiques par le rôle spirituel de leurs basiliques.

De la sorte, comme l'a bien montré le Doyen D. Faucher<sup>13</sup>, les deux villes connurent dans les siècles modernes un rayonnement qui du rang de capitales de province les haussa à celui de métropoles régionales.

3. Et cela d'autant plus que dans le même temps elles accédèrent à partir du XVI<sup>e</sup> siècle à la richesse, – à la grande richesse même, dans le cas de Toulouse, – par une reprise de leurs fonctions commerciales.

De cette richesse sont à Toulouse témoins les magnifiques hôtels de la Renaissance, dont la subite éclosion, imitant l'Italie et plus encore l'Espagne, ne se peut expliquer par des influences seules; un support matériel et financier était également indispensable. En outre, indice aussi d'enrichissement, l'ornementation et la décoration de ces hôtels est surabondante: qu'il s'agisse d'ébauches ou de legs du style isabelin espagnol (à l'Hôtel de Bernúy), ou plus fréquemment de bandeaux de style plateresque sévillan, – ce style dont le nom même dérive de l'argent (plata). Cette richesse toulousaine du XVI<sup>e</sup> siècle était, on le sait, en très grande part liée au commerce du pastel<sup>49</sup>, cette plante tinctoriale (Isis tinctoria) qui fit

du Lauragais littéralement le «pays de cocagne», – du nom des «coques» en lesquelles on pressait le pastel. Ce commerce renforça les liens de Toulouse avec l'Espagne, non seulement parce que l'exportation océanique en avait lieu par le Pays Basque et Bayonne, mais aussi parce que vinrent nombreux à Toulouse de riches Espagnols, – le plus connu étant Jean de Bernúy, – pour s'y adonner, et augmenter ainsi leur fortune. A ces Hispaniques Toulouse doit le développement du plateresque, du baroque, ainsi que d'une indifférence artistique à l'orthodoxie classique, fort typique de l'architecture espagnole.

Or, semblablement Zaragoza connut aussi au XVI<sup>e</sup> siècle la richesse. Nous en avons un témoignage autorisé, celui de Guichardin, – Guicciardini, – ambassadeur en 1512 de la Seigneurie de Florence auprès du Roi Catholique, Ferdinand<sup>60</sup>. Par contraste avec la Catalogne, qu'il trouva pauvre et sans intérêt, non encore développée, il s'exclamait devant la grande richesse de Zaragoza; «Zaragoza la harta», la comblée, s'écrie-t-il! La capitale aragonaise lui apparut comme une merveille, grande ville, très peuplée, très riche, très belle, avec beaucoup de maisons ayant l'allure de palais, et dans les logis des marchands un grand luxe d'argenterie et de tapisseries. Du couvent de Santa Engracia, fondé depuis peu par le Roi Ferdinand, – aujourd'hui disparu car il se situait sur le parcours du Paseo de la Independencia, – il déclarait: «je n'ai jamais vu plus beau couvent».

Cette richesse commerciale inspira ici et là d'importantes innovations, qui caractérisent les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. A Zaragoza, ce fut l'expansion urbaine au-delà du Coso, – c'était déjà le cas du Couvent de Santa Engracia, – et la création du Canal Imperial et d'autres ouvrages dus à l'ingénieur Pignatelli<sup>61</sup>. Toulouse, de son côté, reçoit dès 1622 l'un des cinq premiers bureaux de postes aux lettres créés en France, la reliant avec Paris, Marseille, Lyon et Bordeaux. Puis ce fut, de 1667 à 1681, la construction par Riquet du Canal du Languedoc ou des deux Mers, qui renforça la fonction de liaison de Toulouse. Comme aussi l'améliora l'excellente viabilité de routes et de ponts que vers le début du XVIII<sup>e</sup> siècle les Etats de Languedoc établirent, en rayonnant autour de Toulouse. La ville devait devenir au XVIII<sup>e</sup> siècle l'une des principales places de commerce du Midi de la France, ajoutant à sa croisée de voies de communications Est-Ouest et Nord-Sud un épanouissement en étoile. Dès lors passait-on du stade de rayonnement historique et administratif à celui des relations économiques, qui préparait les voies à l'avènement, ici et là, d'une grande cité.

4. Cette transformation fondamentale c'est le XIX<sup>e</sup> siècle qui l'amène. Non seulement parce qu'avec les voies ferrées, tôt construites, et qui dès le milieu du siècle relie Toulouse et Bordeaux, Bayonne et Marseille, et Zaragoza à Madrid et Barcelone, le commerce reçoit un nouvel élan; les deux capitales devenant dès lors des centres régionaux d'approvisionnement, de gros et demi-gros. Mais encore parce que l'industrie y apparaît.

Ces industrialisations parallèles des deux cités affectent deux formes, et ici et là les mêmes :

a) d'une part, des industries nées du milieu, industries au principal agricoles. Ici et là, les mêmes minoteries et fabriques de pâtes ; à celles du Bazacle toulousain correspondent celles qui meulent à Zaragoza près de 2 millions de tonnes annuelles de céréales. A Toulouse, les cuirs et chaussures, d'une fabrication moderne, plaçant la ville parmi les premiers centres français de cordonnerie ; et puis, une puissante manufacture de tabacs. A Zaragoza, ce sont les sucreries, au nombre de huit, plus deux raffineries ; il apparaît que Zaragoza fut une des premières à lancer en Espagne à la fin du XIXe siècle la culture de la betterave à sucre, qui devait compenser la perte du sucre de canne en provenance des colonies.

Pour permettre le développement de ces industries, il fallut de la machinerie. Et ce fut l'occasion pour Toulouse de se doter d'une importante fabrique de machines agricoles, et pour Zaragoza non seulement d'usines de machines agricoles (annoncées dans toutes les revues espagnoles traitant d'agriculture), mais encore de chaudronneries et d'ateliers pour assurer la marche des sucreries. En outre, ici et là, l'industrie de la confection et de la bonneterie, à raison d'une importante main-d'œuvre féminine, qu'il s'agit d'utiliser ;

b) d'autre part, les guerres ont amené ici et là une nouvelle et très importante poussée industrielle, qui doit sa localisation moins au milieu géographique (ou assez peu) qu'aux événements.

A Toulouse, pendant la première guerre mondiale l'éloignement des fronts est à l'origine de l'extension de la Poudrerie Nationale et à la création de la Cartoucherie ; la « reconversion » de la Poudrerie déboucha sur l'installation aux rives de la Garonne de l'Office National Industriel de l'Azote, ONIA, devenu la plus grande usine d'engrais de France (22% de la production nationale), et que l'utilisation du gaz naturel de Saint-Marcet a fait encore, à partir de 1955-1960, se développer davantage. La seconde guerre mondiale fit à Toulouse prendre de l'extension aux usines d'aviation qu'avait fait naître au lendemain du premier conflit le trafic aérien (lignes Aéropostales de Latécoère, autour desquels a grandi toute une légende des grands pilotes transatlantiques) ; mais les anciennes usines Bréguet, assez modestes, sont de loin dépassées par les ateliers de fabrication et montage Sud-Aviation, qui ont créé des avions prestigieux, des Armagnacs à la Caravelle, et bientôt à Concorde. Aujourd'hui est en gestation à Toulouse un grand complexe aéro-spatial. Cette vocation aérienne de Toulouse est ainsi très originale, et sans racines, – de même que l'implantation de l'industrie du caoutchouc à Clermont-Ferrand, due à Michelin, – autres qu'historiques, et même de hasard . . . Elle est due à la fixation de M. Latécoère à Toulouse en 1919.

A Zaragoza, de même, l'afflux des militaires et de la population pendant la Guerre d'Espagne amena la concentration d'une main-d'œuvre fort considérable. D'où, après les industries de guerre, la naissance de la grosse mécanique, la

fabrication du matériel de chemin de fer (y compris des unités entières de trains TER), celle des automobiles (à petite échelle) et des machines-outils<sup>52</sup>, et enfin une très grande industrie textile, la Algodonera, tant de coton que de soie et rayonne, concurrente des usines catalanes. Le point de départ de ces industries de Zaragoza est au reste antérieur à la guerre, qui ne fit que préciser des tendances déjà nées : ce point de départ a pu être concrètement fixé à l'Exposition Hispano-Française de 1908, commémorative des sièges. Mais à chaque fois que revient en octobre la journée hispano-française de la Foire de Zaragoza on constate les étonnants progrès annuels de l'industrialisation de la métropole aragonaise, très parallèle à celle de Toulouse. Et le «Pôle de Développement», qu'a installé à Zaragoza le Plan de Développement espagnol 1963-1967, mis en route le 18 juin 1965, sur une très vaste échelle, va encore accélérer et diversifier l'industrialisation de la capitale aragonaise (52<sup>bis</sup>).

5. Cette expansion industrielle et les effets des guerres sur la concentration urbaine des foules ont entraîné à Zaragoza et Toulouse un accroissement démographique très rapide et remarquable. Au XIXe siècle, Toulouse avait grandi lentement, passant de 52.000 à 147.000 habitants du recensement de 1821 à celui de 1886. C'est le XXe siècle et ses circonstances nouvelles, économiques et politiques, qui détermina son ascension foudroyante : 149.000 habitants en 1906, 195.000 en 1931, 254.000 en 1946, 286.000 en 1954, 334.000 en 1962 ; les rapatriements d'Algérie et la croissance naturelle ont plus tard porté sa population, d'après des sondages, à près de 400.000 habitants en 1966. Dès 1946, elle était devenue la quatrième ville de France. Zaragoza de même est devenue au recensement de 1960, avec 326.000 habitants, la cinquième ville (officielle)<sup>53</sup> d'Espagne, ayant depuis le précédent recensement dépassé Málaga (301.000), qui auparavant l'avantageait. Et sa croissance a connu une évolution parallèle à celle de Toulouse, lente au XIXe siècle, accélérée au XXe, et pour les mêmes raisons. En 1800, Zaragoza avait un peu plus de 40.000 âmes ; après les sièges, sa population était en 1812 réduite à 10.000 habitants. Le recensement de 1857 lui en attribue 59.000, celui de 1900, 99.000 ; la ville grimpe à 141.000 habitants en 1920, à 238.000 en 1940 (au lendemain de la guerre !), à 265.000 en 1950, et finalement à 326.000 en 1960 ; les évaluations du « Padrón municipal » au 31 décembre 1965 lui en assignent 393.000. Sa croissance, de 272 % depuis 1914 jusqu'à 1960 la range parmi les villes d'Espagne de plus forte vitalité, - Bilbao 275 %, Valence 258 %, Madrid 251 %, Málaga 212 %. Et l'on notera de plus, aux effets de notre parallélisme, que les chiffres de population de Toulouse et Zaragoza sont pratiquement quasi identiques. Au Padrón Municipal du 31-XII-1966 Zaragoza comptait 417 000 habitants et ce 440 000 au 1<sup>er</sup> juillet 1967. Toulouse, en à même 1<sup>er</sup> juillet avait ce 450 000 habitants.

Les modalités de cette ascension sont en outre dans les deux villes tout à fait semblables. On observe en effet que ces deux grosses agglomérations urbaines

sont installées au milieu de campagnes peu peuplées. La densité rurale de la province de Zaragoza oscille entre 21 et 23 habitants au km<sup>2</sup>, celle de la région toulousaine entre 30 et 35. Ce fait montre que le milieu ne joue plus pour nos métropoles le même rôle déterminant qui fut jadis le sien. Toulouse et Zaragoza se détachent de leur milieu pour grandir motu proprio. Leur croissance n'est par ailleurs pas précisément due à la natalité qui, sauf dans les dernières années, y était plutôt stationnaire, sinon même (à Zaragoza, entre 1930 et 1950) en régression<sup>54</sup>. C'est donc au principal par immigrations extérieures, témoignage de leur force attractive, que les deux cités se peuplent. Et cette immigration est pour l'essentiel ouvrière: Zaragoza comptait 11.000 ouvriers, s.l., en 1900 et 47.000 en 1950; en 1964, sur un total de 12.331 immigrants, plus du quart, 3.540 étaient ouvriers. A Toulouse, l'expansion des usines d'aviation et de l'ONIA, où une méthode nouvelle de «cracking» du gaz naturel, inventée sur place, a permis d'avoir en quantités surabondantes de l'hydrogène à bon marché, base de nouvelles extensions de l'usine, se passe de commentaires; les foules ouvrières peuplent les autobus de banlieue et leurs véhicules à moteur sont aux heures de rentrée et de sortie, innombrables<sup>55</sup>. Ainsi se vérifie ici et là une même évolution ayant amené Toulouse et Zaragoza au rang de métropoles industrielles.

6. Dès lors, elles ont également connu une amplification de fonctions, qui leur a fait retrouver les bases géographiques origine de leur première fortune: leur donnée essentielle d'être nœuds de communications. Elles regardent davantage à l'extérieur, et leurs relations s'étendent. Au développement ferroviaire de Toulouse, à ses trains de banlieue de plus en plus peuplés<sup>56</sup>, aux express internationaux, péri-méditerranéens surtout, qui la desservent, et à l'immense réseau des autobus qui y aboutissent, ayant entraîné la création d'une gare routière «resserrant par des moyens modernes des liens séculaires»<sup>13</sup>, correspondent les «Enlaces ferroviarios» de Zaragoza, avec doublement des voies ferrées de raccord, et l'augmentation des services grande distance par trains TER et TALGO. Les deux villes se sont également dotées de gares aériennes, celle de Zaragoza peut-être mieux installée, mais celle de Toulouse certainement plus active, non seulement à cause de la tradition aéro postale toulousaine mais surtout à raison des relations avec l'Afrique du Nord et le développement rapide du trafic intérieur (Compagnie Air-Inter); Zaragoza souffre d'être trop près de Madrid ou Barcelone pour être intéressante au plan d'un trafic aérien intérieur espagnol; il faut souhaiter que les projets d'en faire une escale (avec Toulouse) sur les lignes franco-espagnoles prennent corps.

Manifestations éclatantes de l'activité économique des deux cités, la vitalité de leurs Foires. Elles sont si importantes qu'elles peuvent servir de reflet de l'évolution, et de guide à l'expansion. Celle de Zaragoza est plus jeune que celle de Toulouse, – ayant été fondée en 1940, au lendemain de la guerre d'Espagne, pour exprimer la foi en l'avenir, en la reconstruction de l'Espagne et de l'Aragon, ainsi que pour reconnaître l'importance urbaine et économique prise par Zaragoza pendant le conflit, – mais elle l'a rejoint. Modestes au départ, – et même itinérante en ses emplacements en ce qui concerne celle de

Toulouse, – ces Foires se sont désormais installées «en dur», dans des bâtiments pérennes, qui ne cessent chaque année de grandir et multiplier : ce sont désormais des mondes, que l'on met une demi-journée à visiter rapidement. Consécration de cette ascension, la Foire de Toulouse est en octobre 1965 devenue internationale, et il y a tout lieu de croire que celle de Zaragoza obtiendra bientôt la même promotion<sup>56bis</sup>. Alors, leurs échanges, freinés par les règlements financiers et les difficultés d'obtention de licences d'exportation qui pèsent sur les Foires «nationales», prendront encore un plus large vol, et les deux journées hispano-françaises, d'octobre à Zaragoza, d'avril-mai à Toulouse, affirmation de confraternité, deviendront aussi occasion de sceller des transactions<sup>57</sup>.

On ne saurait non plus passer sous silence un tout récent témoignage rendu à la fonction attractive des deux cités. Lorsque s'est en novembre 1965 créée, avec l'approbation et l'égide des deux Gouvernements, la Conférence permanente des Chambres de Commerce et Industrie du Sud de la France et du Nord et de l'Est de l'Espagne, les secrétariats permanents en ont été fixés pour la France à Toulouse, pour l'Espagne à Zaragoza.

N'oublions pas enfin la fonction touristique. Toulouse est, à bien des égards, «plaque tournante», distribuant le tourisme entre Méditerranée et Atlantique et plus encore entre Massif Central et Pyrénées. Zaragoza de même voit passer une bonne part des touristes étrangers qui ces dernières années se sont abattus sur l'Espagne, et comme sa presse le soulignait, sa vie estivale, jadis endormie dans l'implacable chaleur, – comme celle de Toulouse, – en a été toute transformée.

Dans l'une et l'autre métropole donc, l'expansion économique connaît non seulement des courbes comparables, mais encore exactement de même forme. On ne s'étonnera dès lors point du parallélisme des croissances urbaines récentes des deux cités, qui eurent lieu dans le même temps ou presque . . . Mais toutefois pas de la même façon. Il a déjà été signalé qu'elle fut d'abord plus anarchique à Toulouse s'étalant en largeur dans un grand désordre, jusqu'à ce qu'à partir de 1950 environ des plans d'urbanisme, parfois trop rigides, aient imposé des directives et de lieu et de types, aboutissant à l'édification de buildings immenses et d'un blanc qui outrage les traditions de la Cité Rose. A Zaragoza, l'expansion fut dès le départ plus disciplinée, en blocs plus réguliers de hauts immeubles. Les différences d'aspects sont aujourd'hui bien plus atténuées entre les deux types d'urbanisation.

Mais la distinction subsiste que Zaragoza «pousse», dans sa croissance, vers le Sud et le Sud-Sud-Ouest, alors que Toulouse s'étend de plus en plus au principal vers le Nord et vers l'Est. Il est vrai que dans un avenir assez proche, lorsque se traduiront dans le concret les plans de la ZUP du Mirail et de la zone industrielle de Portet sur Garonne, c'est sur la rive gauche, vers l'Ouest et le Sud que se développera Toulouse; et déjà l'édification de Colomiers-Ville Nouvelle (30.000 habitants) et l'expansion de Muret ville-dortoir, réalisent les prémices de cette nouvelle orientation, – cependant que la croissance ne se ralentira pas vers le Nord, vers l'Union, et moins encore vers l'Est, vers le complexe scientifique et aéro-

spatial de Ranguueil . . . A Zaragoza en revanche on doute que rive gauche l'Arrabal, en dépit de quelques développements récents, acquière une importance du même ordre; tout au plus y peut-on pronostiquer une expansion de la banlieue horticole de Zaragoza, en fonction des regards de la toute proche vallée du río Gállego. Par là d'ailleurs on retrouvera le parallélisme avec Toulouse, dont la banlieue maraîchère, avec ses légumes et ses violettes, et son marché-gare, est au Nord, vers Lalande. On signalera au surplus que ces expansions urbaines ne sont pas sans poser ici et là des problèmes concrets, dont le moindre n'est pas l'alimentation en eau potable, mal assurée aux étages supérieurs des maisons à Toulouse, et déficiente en été à Zaragoza.

Minimes distinctions celles-ci, qui n'altèrent en rien la dominante du grand fait commun qu'est le subit développement urbain et économique des deux cités au XXe siècle. Ici et là, loin d'être en présence d'une croissance graduelle, c'est à une explosion que l'on a assisté. D'où, dans les deux cas, allure de grande ville, dans la même ambiance sympathique et comme souriante, qui, – le fait n'est pas si courant ailleurs, où la "metropolis" est froide ou écrase l'Homme, – rapproche encore les deux cités jumelles.

Et qu'il s'agisse vraiment de grandes villes, on en a l'assurance à contempler leurs très semblables installations sportives, le Parc des Sports dans l'île de la Garonne où était l'ancien « Parc Toulousain », et à Zaragoza l'Estadium Casablanca près du Torrero. L'été, les piscines, pourtant parmi les plus grandes d'Europe, y sont surpeuplées. De même sait-on que l'on s'approche de réelles capitales lorsque de nuit leur « resplendor » illumine le ciel et signale de fort loin leur localisation.

## Conclusion

Avec quelques différences et nuances, mineures, on peut donc établir d'une ville à l'autre un étonnant et presque rigoureux parallélisme. Aux deux penchants des Pyrénées Toulouse et Zaragoza se répondent. On pense qu'il n'y a pas en Europe, – et peut-être au monde, – deux organismes urbains plus spontanément jumeaux. Certes, Toulouse regarde au soleil couchant et Zaragoza au soleil levant, mais l'astre fait également flamboyer leurs façades fluviales. Il y a là plus qu'un hasard; on y voit l'indice d'affinités profondes.

On croit devoir cependant signaler une distinction. Toulouse semble plus lié à l'Espagne que Zaragoza ne l'est à la France. Toulouse, capitale de l'Hispania Menor, a plus les yeux fixés au Sud des Pyrénées que Zaragoza ses regards braqués au Nord de la chaîne. C'est sans doute que de tous les grands centres français Toulouse est celui qui est, psychologiquement plus encore que matériellement, le plus isolé de Paris, alors que Zaragoza est comparativement mieux reliée à Madrid. C'est pourquoi, au cours des siècles, Toulouse semble avoir acquis dans le Sud de la France une individualité plus distinctive que celle de Zaragoza en Espagne. Aussi, proche des Pyrénées et de l'Espagne, qu'elle aperçoit de ses ponts, Toulouse a toujours regardé de leur côté, d'une manière presque mystique. C'est pour cela qu'y trouvent tant d'écho «las cosas de España», tout ce qui est espagnol et hispanique. Et plus spécialement tout ce qui, à partir de la crête visible des Pyrénées, est aragonais. C'est pourquoi, ville hispanique, Toulouse est d'abord sœur de Zaragoza.

C'est pourquoi aussi Toulouse a accueilli à bras ouverts les visites des représentants de Zaragoza. On n'insistera pas sur les relations passées, croyant qu'ont au contraire plus de relief celles qui, après la rupture des guerres, renouèrent des liens jamais tranchés dans les cœurs. Ce fut d'abord, le 10 mai 1950, l'accueil au Palais Consulaire de Toulouse des représentants des Chambres de Commerce espagnoles que conduisait le président de Zaragoza, D. Antonio Blasco del Cacho, dont le discours émotionnant rappelant ses études à Toulouse et Montauban débordait d'affection pour ses «concitoyens» de Toulouse. Puis ce fut le 26 avril 1959 la venue à Toulouse du Gouverneur Civil et du Maire de Zaragoza, qui prièrent à Saint-Sernin, qui furent reçus au Capitole, et qui posèrent les bases de la participation en 1960 de Zaragoza à la Foire de Toulouse. Aucun de ceux qui assistèrent à ces réceptions n'en pourra jamais oublier la chaleur... Et le public toulousain, sans les voir, applaudissait du dehors, dans la principale rue de la ville, aux «jotas» qui se dansaient et chantaient dans le Palais Consulaire après le banquet où le Président H. Sarramon avait prononcé un discours jailli du cœur. Prémices toulousaines de la mutuelle confraternité des deux villes.

Mais, à qui peut désormais juger d'après des impressions et connaissances personnelles accumulées pendant des décades, il ne fait pas de doute que les initiatives vinrent de Zaragoza. Non seulement celles du rapprochement direct



avec Toulouse, mais encore celles de la réconciliation entre l'Espagne et la France. En dépit de l'amitié, bien souvent affirmée au XIXe siècle, les guerres napoléoniennes, et plus spécialement les sièges de Zaragoza, avaient dans l'âme populaire espagnole laissé des blessures non cicatrisées, et la jota est fameuse qui dit que «la Virgen del Pilar no quiere ser francesa». Cependant, entre le Pays Basque lié à la Grande-Bretagne plus spécialement, et la Catalogne tournée vers l'Allemagne et l'Europe Centrale, l'Aragon ne peut que regarder vers la France. D'ailleurs, la barrière montagneuse des Pyrénées empêche qu'il ait jamais eu de conflit direct avec le Sud-Ouest, sauf éventuellement des querelles de bergers; au contraire, les habitants des hautes vallées pyrénéennes de l'Aragon ont toujours eu, par les cols, élevés mais faciles, des relations avec la France, commerciales et familiales, et presque tous les vieux en parlent français. Aucun obstacle enraciné donc ne s'opposait aux retrouvailles.

C'est pourquoi, en août 1908, Zaragoza qui célébrait le centenaire de ses sièges, y invita officiellement la France, et au principal les représentants de Toulouse; et ceux-ci de déclarer aux banquets: «Si en 1808 nous primes Zaragoza, aujourd'hui Zaragoza a pris nos cœurs». Semblablement, en 1958, avec grand éclat fut organisée à la Aljaferia une exposition commémorative du cent-cinquantième anniversaire, où la France, officiellement conviée, collabora par l'apport de pièces et documents insignes<sup>58</sup>. A tous ceux qui la virent l'impression profonde retirée fut que le passé était oublié et qu'une page d'Histoire était lue en commun. On me permettra donc d'avancer ce témoignage, issu d'une profonde conviction et de trente ans d'observations, que Zaragoza est à l'origine du rapprochement et de l'actuelle amitié entre la France et l'Espagne. Et si l'on ne peut malheureusement ici citer tous les artisans de cet «opus magnum», on ne peut taire du moins que les deux principaux en furent le Maire de Zaragoza, D. Luis Gómez Laguna, et le Président D. Antonio Blasco del Cacho, qui après les guerres prirent le bâton du pèlerin pour aller en France retremper leur francophilie et trouver les voies de la restauration des liens de tous ordres. Restauration dont l'hispanité de Toulouse ne pouvait que bénéficier.

Toulouse et Zaragoza songent à un jumelage officiel, à la fois urbain, économique et culturel. Fondé sur des réalités concrètes pérennes et profondément enracinées au milieu, il ne peut que favoriser le développement des deux villes, en l'orientant par des rapprochements et comparaisons. Déjà, pour en faciliter les voies, les deux villes appuient les projets d'établissement au travers de la chaîne commune de nouvelles liaisons transpyrénéennes, routières, – et peut-être aériennes, à défaut de ferroviaires, – dont quelques-unes seront bientôt réalité<sup>59</sup>. Ce jumelage ne pourra qu'amplifier et resserrer les relations, déjà si étroites, entre Zaragoza et Toulouse.

Alors continuerait à toujours se vérifier davantage le parallélisme entre les deux cités, avançant épaulées côte à côte, unies dans un même désir de mieux-être pour leurs concitoyens et de faire pousser plus encore de l'Ebre à la Garonne ces fleurs de l'amitié et de la culture, qui seraient les prémisses d'un jardin de l'Europe.

## Zusammenfassung

Schon im Jahre 1840 bemerkte General Lejeune, daß die Entwicklung von Toulouse und Zaragoza in immer ähnlicheren Bahnen verläuft. Beide Städte haben die gleiche Lage inmitten weiter Tertiärbecken, die gleiche Entfernung von den Pyrenäen; die eine liegt in der Nähe des französischen Zentralmassivs, die andere ist der spanischen Meseta benachbart. Große, von Kanälen begleitete Flüsse, Ebro und Garonne, entwässern diese Beckenlandschaften, die in konzentrisch angeordnete Wirtschaftszonen gegliedert, ihre Hauptorte mit allem Notwendigen versorgen. Das auf diese ausgerichtete Verkehrsnetz macht beide Städte zu echten Regionalzentren im Bereich des Handels, der Wirtschaft und Verwaltung sowie des Militärwesens. Es herrscht in beiden der gleiche Geist: hier eilen die Frommen zu „Unserer Lieben Frau von Pilar“, dort zur Kirche des Heiligen Sernin; die Studenten drängen zu den alten, berühmten Universitäten, deren geistige Strahlkraft ebenso groß ist wie ihre Zukunft.

Beide Städte haben nahezu die gleiche Lage: auf dem linken Ebroufer angelegt, entspricht der Stadtteil Arrabal von Zaragoza mit seinen sternförmig zusammenlaufenden Straßen und dem eigenen Bahnhof dem Toulousaner Vorort St. Cyprien. Am Gegenufer der durch (neue) Brücken überspannten Flüsse erheben sich auf einer Schotterterrasse die Altstädte. Hinter ihren Ziegelkais beginnt das gleiche Gewirr dunkler Straßen mit den breiten Durchbrüchen des 19. Jahrhunderts, den großen Geschäftsstraßen und ringförmigen Boulevards. Jenseits dieser Boulevards beginnen die neuen und regelmäßiger angelegten Viertel. Hier wie dort ist der Ziegelstein in seiner strengen Würde das Baumaterial für öffentliche wie private Bauten, stärker ins Rötliche spielend in Toulouse, mehr ins Gelbliche gehend in Zaragoza.

Beide Städte haben lange Zeit hindurch die Erzeugnisse ihrer ländlichen Umgebung selbst verarbeitet; man findet daher die gleichen Mühlen, hier Zuckerfabriken, dort Schuhfabriken . . . Und die Kriege haben beiderorts das fast erstaunlich rasche Wachstum mit dem Auftreten der Großindustrie ausgelöst, was für beide Städte die gleichen Probleme mit sich bringt.

Ohne Zweifel gibt es in Europa wohl kaum noch zwei andere Städte, die einander so ähnlich sind im Hinblick auf Lage, Aussehen, Entwicklung sowie geistiges Leben.

## Références

- <sup>1</sup> J'écrivis une première ébauche comparative entre les deux villes dans l'introduction qui me fut demandée pour le catalogue de l'Exposition L'Espagne des peintres (Toulouse, mai-septembre 1950), sous le titre de «Toulouse, ville hispanique» (11 pages). J'y disais déjà que «Toulouse est au Nord des Pyrénées l'exacte reproduction de Saragosse». Ce rapprochement fut systématisé dans mes deux travaux publiés chez Larousse, à Paris: Image de l'Espagne (1954) et le chapitre Espagne du tome I de la Géographie Universelle de P. DEFFONTAINES (1958). Mais j'avais fait de cette comparaison le thème d'une conférence publique en espagnol le 11 mars 1952 à Zaragoza, sur invitation de la très académique Sociedad Aragonesa de Amigos del País. Je l'amplifiais dans mon discours de réception, le 15 mai 1955, à la célèbre Académie des Jeux Floraux de Toulouse, publié l'an d'après dans le Recueil de cette Société Savante sous le titre de «Toulouse et l'Espagne» (72 pages; voir pp. 53-62). J'y suis enfin revenu dans une conférence destinée à tous les hauts fonctionnaires et administrateurs de la Ve Région administrative, – aujourd'hui Région Midi-Pyrénées, – qui s'insérait dans le cadre des données sur la région au cours d'une Quinzaine d'Études Politiques (1957), organisée sous l'égide de l'École Nationale d'Administration par l'Institut d'Études Politiques de la Faculté de Droit de Toulouse. Cette causerie a été publiée par les soins de la Préfecture de la Haute-Garonne, sous le titre Les bases géographiques de la Région de Toulouse, 34 pages.
- <sup>2</sup> Rendant compte de l'Exposition L'Espagne des Peintres (voir note 1), le grand historien de l'Art et professeur de l'Université de Madrid, Enrique Lafuente Ferrari, approuva «sans réserves» mon rapprochement, y ajoutant même des indications nouvelles. Voir son article, Pintura e hispanismo en Toulouse, Clavileño, Revista de la Asociación Internacional de Hispanismo, no 5, 1950, pp. 34-39. De son côté, M. HENRI SARRAMON, Président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Toulouse, et de la Région Economique Midi-Pyrénées, a souvent repris verbalement ce thème, – en me citant comme son auteur, – dans de nombreuses allocutions en France et en Espagne.
- <sup>3</sup> Ainsî, dans Información Comercial Española, no 279, nov. 1956, pp. 1627 sq.; et dans la grande revue de liaison entre tous les pays de l'Hispanité, Mundo Hispánico, no 79.
- <sup>4</sup> Après la publication de mon étude Toulouse ville hispanique (voir note 1), le regretté érudit Alex. Coutet, l'un des meilleurs chroniqueurs qu'ait eu le Midi français, m'avait signalé, – ce que j'ignorais, – que le parallélisme entre Toulouse et Zaragoza avait été ébauché par le célèbre peintre des batailles des guerres napoléoniennes, Général Baron Lejeune. Celui-ci, ayant été nommé plus tard à la direction de l'École des Beaux Arts de Toulouse, écrivit le 1er janvier 1840 au Maire de cette ville pour lui faire hommage de son ouvrage, classique, Sièges de Saragosse, histoire et peinture des événements qui ont eu lieu dans cette ville ouverte pendant les deux sièges qu'elle a soutenus en 1808 et 1809, Paris, Firmin-Didot 1840, 260 p., 1 pl. h. t. La lettre d'envoi, manuscrite, est restée collée à l'exemplaire du livre déposé à la Bibliothèque Municipale de Toulouse (cote B. M. 37 F.).
- <sup>5</sup> Toulouse et l'Espagne, discours de réception à l'Académie des Jeux Floraux, op. cit., voir pp. 15-19. Les liens ont été et restent très nombreux, très forts et très serrés, attachant Toulouse à l'Espagne et aussi l'Espagne à Toulouse. Tout le passé toulousain est imprégné d'hispanisme, et c'est depuis 1914 seulement que l'influence parisienne en expansion est venue atténuer cette ambiance franchement espagnole de la métropole garonnaise.
- <sup>6</sup> J'ai fait plusieurs fois remarquer que le seul reste à Toulouse de tradition islamique, – et du reste, plus vraiment hispanique que musulman, – est le plafond de style

mudéjar qui au Capitole abrite la statue d'Henri IV. Il est probablement dû à un «alarife», architecte, morisque, expulsé d'Espagne en 1609-1610 (expulsion des Morisques par Philippe III), et réfugié à Toulouse. Ce plafond est resté pratiquement très peu connu du public jusqu'au temps où l'illumination nocturne de la Cour Henri IV du Capitole (Hôtel de Ville) l'a mis en évidence. Zaragoza par contre possède son splendide palais de la Aljaferia, le plus admirable édifice mudéjar d'Espagne; et les clochers de briques, également mudéjar, de ses églises, qui font penser à des minarets.

- <sup>7</sup> Célèbres, au moins dans le petit cercle des géographes et biogéographes français, sont les photographies en couleurs, d'un rouge d'incendie, prises de la façade urbaine de Zaragoza au lever du soleil par M. le Professeur H. GAUSSEN.
- <sup>8</sup> Toulouse est à 140 m d'altitude, Zaragoza à 200 m.
- <sup>9</sup> Proverbe aragonais bien connu sur cette alimentation pyrénéenne de l'Ebre:  
*«Arga, Ega y Aragón  
 Hacén al Ebro varón.»*
- <sup>10</sup> L'expression «Solide comme le Pont-Neuf» est proverbiale à Toulouse. Voir sous ce même titre l'histoire du Pont Neuf dans une plaquette éditée en 1956 par M. GEORGES SICRE, Toulouse, 86 p., 53 ill.
- <sup>11</sup> J'ai indiqué dans Toulouse et l'Espagne (op. cit.) p. 59, la dette de reconnaissance que j'ai envers M. PAUL MESPLÉ, Conservateur du Musée des Augustins, qui me signala que pour reconstruire son pont au XVII<sup>e</sup> siècle la ville de Zaragoza songea au grand architecte toulousain Dominique BACHELIER, apportant ainsi une sorte de témoignage anticipé de son désir de jumelage avec Toulouse. Une négociation fut entreprise à ce sujet sur l'ordre de Philippe II auprès du Roi Très Chrétien, mais n'aboutit pas. Voir détails sur cette affaire dans le bulletin de la Société des Toulousains de Toulouse, L'Aut, no 288, février 1960, p. 22, et no 317, juin 1963, p. 82. Le tableau de Velázquez est le meilleur témoignage que vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle le pont de pierre de Zaragoza n'avait pas été encore reconstruit.
- <sup>12</sup> Le Bulletin de la Société d'Histoire des Communications dans le Midi de la France, en publication depuis 1959, contient d'assez fréquents articles sur la navigation de la Garonne. En amont de Toulouse, on descendait assez périlleusement, en raison de la violence du courant, les bois, les pierres et les minerais pyrénéens. En aval de Toulouse, l'hostilité bordelaise empêcha jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle tout trafic; mais il y eut dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle un service (irrégulier et de très courte durée) de bateaux à vapeur. La construction du Canal Latéral à la Garonne (sous Louis-Philippe), puis celle de la voie ferrée (1856-1857), enlevèrent dès lors tout prétexte à utilisation de la voie d'eau fluviale.
- <sup>13</sup> Voir à ce sujet tout particulièrement divers articles du Doyen D. FAUCHER, entre autres, Toulouse capitale régionale, Bulletin Municipal de la Ville de Toulouse, juillet 1935, 15 p., 8 fig. Cet article est le résumé d'une communication au Congrès International de Géographie de Varsovie, 1934. Voir aussi la thèse de J. COPPOLANI, Toulouse, étude de géographie urbaine, Toulouse, Privat 1954, XVI-415 p., 63 fig., X pl. h. t., sources, bibliographie, index. Egalement mon Toulouse et l'Espagne, pp. 33-40.
- <sup>14</sup> En 1947-1948, à côté des Généraux commandant les grandes régions militaires furent installés, avec pouvoir de maintien de l'ordre, de ravitaillement, et de coordination de l'activité économique, des préfets de rang supérieur aux autres; ils furent dénommés «Inspecteurs Généraux de l'Administration en Mission Extraordinaire», IGAME; et leur circonscription, coïncidant avec la région militaire, fut appelée «Igamie». Cette réforme, bien que parfois souhaitée, n'a pas eu lieu en Espagne au plan civil; mais il s'y trouve des «Régions Militaires» étendues, plus ou moins en harmonie avec les personnalités historiques et géographiques des terroirs, sous l'autorité de Capitaines Généraux.
- <sup>14 bis</sup> P. DEFFONTAINES et M. DURLIAT, L'Espagne du Levant, Arthaud, Paris-Grenoble, 1957, 298 p., 128 phot., 1 carte h. t.
- <sup>15</sup> Ce fut une véritable et très heureuse «découverte» de Max. Sorre que de signaler,

dans la Géographie Universelle de VIDAL-LABLACHE, Tome VII, Méditerranée, Péninsules Méditerranéennes (1934), la personnalité régionale accusée de toutes les contrées, – d'orogénie complexe et où jaillit aujourd'hui dans la Lora le pétrole, – que parcourt l'Ebre dans son secteur supérieur, en somme de Reinosa à Haro. Il y a là plusieurs petits pays distincts et morcelés, mais dépendant, comme la Rioja, du grand ensemble du Norte. Dans cet ensemble toutefois, ils ont leur originalité. Et j'ai plusieurs fois indiqué (Image de l'Espagne et chapitre Espagne de la Géographie Universelle Larousse, op. cit.) que l'appellation que leur donna Max. Sorre devait être reconnue et conservée.

- <sup>16</sup> Voir sur ce point mes deux synthèses publiées chez Larousse, et citées note précédente.
- <sup>17</sup> Le Canal de Brienne, bientôt deux fois centenaire, et aujourd'hui admirable avec la quadruple rangée de ses platanes gigantesques, a été creusé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle sur l'ordre du Cardinal Loménie de Brienne, Archevêque de Toulouse, grand administrateur, plus tard ministre de Louis XVI. Il relie le Canal du Midi ou des Deux Mers, par l'intermédiaire des « Ponts Jumeaux », monuments historiques, au bief supérieur de la Garonne, de manière à ce que la navigation puisse être continue en amont comme en aval de Toulouse. Le lit de la Garonne est en effet coupé par un seuil rocheux, celui du Bazacle, utilisé aujourd'hui pour supporter la digue de l'usine électrique, mais qui jadis s'opposait au passage des barques fluviales.
- <sup>17 bis</sup> On ne peut que regretter que, dans les deux cas, ces statues soient disposées de telle sorte que ces deux grands hommes tournent éternellement le dos à leur œuvre. . .
- <sup>18</sup> J'ai longuement développé ce point dans Toulouse Ville Hispanique et Toulouse et l'Espagne, op. cit. Pour plus de détails, je renvoie à ces études. Avant moi, en avait parlé le Doyen D. Faucher, comme aussi dans sa thèse J. Coppolani, mais avec une optique plus locale, et notamment sans souligner suffisamment l'importance de l'attraction toulousaine sur les Basses-Pyrénées.
- <sup>19</sup> Voir à cet égard le discours de réception à l'Académie des Jeux Floraux de M. ODON DE SAINT-BLANQUAT, archiviste municipal de Toulouse. Recueil de l'Académie, 1957, pp. 61-98. Voir pp. 93-94.
- <sup>20</sup> Voir ma citation d'une lettre manuscrite de 1683 de Vauban, conservée à Paris au Dépôt Général des Fortifications, Bibliothèque du Génie, dans mon livre Les Routes Transpyrénéennes, Toulouse 1965; p. 13 et note 9.
- <sup>21</sup> Somontano pourrait être traduit par « piémont », et sur le plan linguistique l'assimilation serait correcte. Mais, du point de vue morphologique, la plaine où s'inscrit la Hoya de Huesca n'est pas un véritable piémont. Du moins, les accumulations venues des Sierras, – à défaut de celles des Pyrénées, – y sont-elles d'infime étendue.
- <sup>21 bis</sup> Voir, sur les propriétés rurales de Toulouse, l'article de M. ROGER BRUNET, dans la Revue Géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, XXIX, 1958, p. 325-342, 8 fig., et sa thèse sur Les Campagnes Toulousaines, Etude géographique, Toulouse 1965, 727 p., 115 tableaux, 146 fig., 4 cartes h. t., XVI pl. phot., bibliographie, index.
- <sup>22</sup> J. SERMET, Les bases géographiques de la Région de Toulouse, op. cit., 1957; voir pp. 19-30.
- <sup>22 bis</sup> En 1963, pour les trois provinces aragonaises, – avec énorme prédominance de celle de Huesca, – 425.000 kW de puissance installée, et production de 2,82 milliards kW/h.
- <sup>23</sup> Dès 1949, au XX<sup>e</sup>ème Congrès de la Fédération Pyrénéenne d'Economie Montagnarde, réuni à Toulouse et au Val d'Aran, il avait été calculé que pour les Pyrénées françaises les revenus du tourisme atteignaient 10 milliards AF, se classant comme deuxième ressource de la montagne, après l'élevage, mais bien avant l'agriculture et l'industrie. Pour l'Espagne, à peine est-il besoin de rappeler les gains énormes que lui procure l'avalanche touristique dont elle est l'objet (solde positif de 611 millions dollars en 1963, de 879 en 1964, de 1105 en 1965, – chiffres OCDE), lui permettant d'équilibrer sa balance des paiements.
- <sup>24</sup> Ne pas oublier que l'Aragon produit plus du dixième du total des céréales espagnoles. En 1963, sur le total national de 48.594.000 quintaux de blé, 3.076.000 ont été récoltés

- dans la province de Zaragoza (première en Espagne), 2.100.000 dans celle de Huesca (5ème), 683.000 dans celle de Teruel.
- <sup>25</sup> Pour l'Aragon, il a déjà été parlé des Canaux de Tauste et Imperial. Ce dernier s'arrose beaucoup en aval de Zaragoza vers l'Est et meurt vers Quinto. Dans la vallée de la Garonne on lui peut voir un équivalent de plus petite échelle, le Canal de Saint-Martory, creusé au XIXe siècle, propriété du Département de la Haute-Garonne; – il irrigue toutes les terrasses de la rive gauche en amont de Toulouse et finit à la banlieue de Saint-Cyprien. C'est lui qui a permis le développement des vergers garonnais.
- <sup>26</sup> En 1963, environ 300.000 ha dans les provinces aragonaises, 75.000 en Navarre et 60.000 dans la Rioja. Les fruits sont de type «européen», pommes, poires, pêches, etc... Les légumes sont plus variés, mais les plus célèbres sont les asperges colossales, typiques de l'Ebre.
- <sup>27</sup> Campagne betteravière 1963–1964, par provinces:
- |          |                    |                   |
|----------|--------------------|-------------------|
| Zaragoza | 2.650.000 quintaux | (3ème en Espagne) |
| Teruel   | 715.000 quintaux   |                   |
| Huesca   | 680.000 quintaux   |                   |
- <sup>28</sup> Cette poussière tient au fait que le soleil craquèle la terre de la vallée de l'Ebre, de climat terriblement sec et chaud. D'où ces colonnes et ces nuages de poussière, glorieuse dans la lumière du soir. Cette poussière a une odeur très spéciale, qui à mon avis ferait à tout coup reconnaître la vallée de l'Ebre, – ce qui lui confère valeur géographique: odeur de terre, mélangée de paille desséchée (céréales), de grains, d'«orujo» (marc d'olives pressées), et d'un peu de crottin. C'est une poussière campagnarde, fine, et comme pleine de fécondité. Elle m'a toujours paru très distincte de celle d'Extremadoure, plus siliceuse, et même de celle de Vieille Castille, plus dense, plus lourde, plus terrienne.
- <sup>29</sup> L'ode écrite par Eugenio d'Ors au vent de Zaragoza est célèbre.
- <sup>30</sup> On sait que dans un ouvrage devenu presque historique, *Las Estepas de España y su vegetación*, Madrid 1915, 300 p., 28 ill., 1 carte, Eduardo Reyes Prósper avait abusivement étendu le concept de steppes et les superficies occupées par elles en Espagne. Il avait confondu les steppes vraies, d'origine climatique, et celles nées de la négligence humaine; et il ajoutait encore tous les espaces découverts... Presque la moitié de l'Espagne était ainsi en steppes. Une vision plus concrète des faits a beaucoup réduit l'étendue des steppes vraies, à la délimitation desquelles s'était, dans les années précédant sa mort (1943), attaché en plusieurs articles des *Estudios Geográficos* le regretté J. DANTÍN CERECEDA. Il reste que les plus vastes de ces steppes réelles sont en Aragon, en aval de Zaragoza.
- <sup>31</sup> On ne croit pas devoir insister ici sur les accidents de détail qui introduisent au sein de ces terrasses quelques vallonnements, – d'une importance certaine toutefois pour l'alimentation en eau (par puits) comme pour la défense (marécages). Pour Toulouse ils ont été étudiés avec minutie par M. G. ASTRE. GASTON ASTRE, *Terrains quaternaires du sous-sol de Toulouse*, Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de Toulouse, T. 88, 1953, p. 267–294, 22 fig.; T. 89, 1954, p. 269–291, 14 fig. *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, T. 125, 1963, p. 25–57, 15 fig., et T. 126, 1964, p. 35–64, 6 fig. Il vaudrait la peine de les scruter à Zaragoza avec la même attention. Car les terrasses de l'Ebre, rive droite, ne sont pas l'exact équivalent de celles de la rive droite de la Garonne. Mais pour notre démonstration comparative, ces points sont négligeables.
- <sup>31 bis</sup> Voir dans le Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France, 1906, la vue du Quai de la Daurade et de la Garonne en 1781, donnée par J. de Lahondés.
- <sup>32</sup> Il y a en fait à Zaragoza deux percées au travers de la vieille ville, les rues de D. Jaime I et de Alfonso I. Toutes deux fort commerçantes, et reliant la Place du Pilar au Coso, – avec sens uniques. Toulouse n'en a qu'une du même genre, la rue de Metz. La rue d'Alsace y est une autre percée, mais non dans la même direction, – elle est parallèle au fleuve, – et d'allure et importance différentes. On hésite à la mettre en correspondance avec la calle de D. Alfonso I.

- <sup>33</sup> En revanche, Zaragoza a conservé quelques restes de sa primitive cathédrale. La Seo y possède une abside romane assez ancienne, depuis toujours connue de l'extérieur de l'église, où elle est en saillie; mais des fouilles récentes autour du maître-autel viennent d'y mettre à jour une galerie intérieure semi-circulaire, bien dégagée, avec arcatures romanes.
- <sup>34</sup> A Toulouse, la cathédrale est l'église Saint-Etienne; à Zaragoza, étymologiquement, la Seo.
- <sup>35</sup> L'allure sinueuse des rues, tout spécialement celles de direction plus ou moins méridienne, a pour but de toujours réserver aux citadins quelques parcours à l'ombre. L'implacabilité ici des étés ne doit jamais être oubliée. Cette disposition est, au fond, un héritage méditerranéen, et que l'on retrouve aussi dans les cités musulmanes.
- <sup>36</sup> L'historique Puerta del Carmen de Zaragoza, monument national, qui montre comme des reliques les blessures des boulets des sièges, n'est pas en bordure du Coso, mais sensiblement plus loin, sur le Paseo de Pamplona. Elle faisait partie d'une autre ceinture entourant la ville du XVIIIe siècle, qui avait notablement dépassé le Coso. Le Général Lejeune a indiqué qu'au pourtour de la ville, notamment du côté du vallon du río Huerva, existait au début du XIXe siècle une sorte de véritable enceinte, faite de fortes maisons de pierres, et de couvents à murs épais, avec plusieurs portes, dont celle del Carmen.
- <sup>37</sup> En particulier, le Jardin des Plantes, installé après la Révolution sur l'emplacement de l'enclos des Carmes Déchaussés, hors des anciennes murailles; – et sous la Restauration le Jardin Royal.
- <sup>38</sup> Il devait être construit aussi en bordure du fleuve, rive droite, une belle façade urbaine classique, dont les plans existent, mais qui n'a été que très petitement réalisée. C'est aussi dans le même temps que Loménie de Brienne creusait son Canal et édifiait les Ponts Jumeaux.
- <sup>39</sup> Il date de Louis-Philippe.
- <sup>39 bis</sup> L'histoire et les vicissitudes sont très longues du palais municipal de Zaragoza. Voir Antonio Beltrán, *El nuevo Palacio Municipal de Zaragoza*, Boletín Municipal de Zaragoza, VI, no 20, 1965, p. 3–26, 1 phot. noir, 8 phot. couleurs. Ce nouvel édifice, très fonctionnel mais d'architecture respectant la tradition locale, a été inauguré le 6 septembre 1965. Il s'élève près du pont de pierre, là même où était au XIIIe siècle la première « Casa consistorial » du municipe de Zaragoza, « la Casa del Puente », à côté de la Puerta del Angel, une des quatre de l'ancienne cité, aux extrémités des Cardo et Décumane romains (les trois autres portes étant celles de Cineja sur le Coso, de Toledo et de Valencia).
- <sup>40</sup> Appellation caractéristique de l'influence hispanique à Toulouse, puisque le mot vient du verbe espagnol mirar = voir.
- <sup>40 bis</sup> Voir l'histoire des Corridas et des Plazas à Toulouse dans la revue de la Société des Toulousains de Toulouse, *L'Auta*, no 265, mai 1957.
- <sup>41</sup> J. SERMET, *Les Pyrénées, chaîne hispanique*, Actas Ier Congreso Internacional Estudios Pirenaicos, T. V, Geografía, pp. 153–183, Zaragoza 1952.
- <sup>42</sup> J. SERMET, *Communications pyrénéennes et transpyrénéennes*, Actes IIe Congrès International Etudes Pyrénéennes, Luchon 1954, vol. VII, *La frontière franco-espagnole*, Toulouse 1962, pp. 59–193, VI pl. phot., 5 cartes h. t. Voir p. 110.
- <sup>43</sup> Sur le plan des influences historiques, autant matérielles que spirituelles, c'est la Navarre plus que l'Aragon qui eut des rapports avec Toulouse: les églises de Pamplona, Artajona, Estella, etc... en sont d'éclatants témoignages, et aussi l'abbaye de Roncevaux. Mieux, l'aire d'influences toulousaines continue très à l'Ouest, jusqu'à la lointaine Galice, et à travers tous les siècles, puisque le toulousain retrouve avec surprise à Santiago de Compostela non seulement la basilique romane de Saint-Sernin, mais encore l'Hôtel de Ville XVIIIe siècle du Capitole. Par contre, sur le plan de la Géographie, né des attaches commerciales, c'est davantage avec l'Aragon proche que Toulouse se trouve liée...

- <sup>44</sup> PHILIPPE WOLFF, *Commerce et Marchands de Toulouse, (vers 1350–vers 1450)*, Paris Plon, 1954, XXXII–710 p., 18 cartes, 19 graphiques, IX pl. h. t., sources et bibliographie, index, glossaire.
- <sup>45</sup> J. SARRAILH, *L'Espagne Eclairée de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Imprimerie Nationale, 1954, VI–779 p., bibliographie, index. Voir p. 353.
- <sup>46</sup> *Revue Zaragoza*, XI, 1960, p. 83.
- <sup>47</sup> En France, trois Ecoles Vétérinaires, Alfort (près Paris), Toulouse, et Lyon. En Espagne, quatre Facultés Vétérinaires (Madrid, León, Córdoba, Zaragoza). Celle de Zaragoza est récente (1952), neuve et moderne; celle de Toulouse a une histoire déjà longue, et parfois mouvementée, ses étudiants ayant déclenché à Toulouse les mouvements populaires de la Révolution de 1848.
- <sup>48</sup> J. SERMET, *Toulouse et l'Espagne*, op. cit., pp. 74–75; et rédaction de l'Adresse envoyée par l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse à la R. Sociedad Vascongada de Amigos del País, à l'occasion de son deuxième centenaire (1765–1965), *Mémoires de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse*, T. 127, 1965, p. 187–193. Cette Adresse a été reproduite (avec erreur sur mon nom) dans *Boletín de la R. Sociedad Vascongada de Amigos del País*, San Sebastian, XXI, 1965, cuad. 1<sup>o</sup>, p. 21–27.
- <sup>49</sup> Entre autres travaux sur le pastel, voir la thèse récente de GILLES CASTER, *Le Commerce du pastel et de l'épicerie à Toulouse 1450–1561*, Toulouse Privat 1962, 411 p., fig.
- <sup>50</sup> *Viaje a España de Francesco Guicciardini, Embajador de Florencia ante el Rey Católico*, Traduction espagnole, Ed. Castalia, Valencia 1952, 149 p., ills. Voir pour Zaragoza, pp. 45–46.
- <sup>51</sup> JUAN IGNACIO FERNÁNDEZ MARCO, S. J., *El Canal Imperial de Aragón, Estudio Geográfico, CSIC, Zaragoza 1961*, 179 p., 15 graphiques, XXIX pl., bibliographie, VII Appendices.
- <sup>52</sup> Sur la machinerie industrielle à Zaragoza, en situation comparable à celle de Toulouse, voir *Información Comercial Española*, no 279, novembre 1956.
- <sup>52bis</sup> Industries du Pôle de Zaragoza: Alimentation (boissons non incluses, sauf jus de fruits), Meubles, Manipulations du Papier, Imprimerie, Produits Chimiques, sidérurgie et métaux non ferreux (mais pas industries de base), Produits Métallurgiques, Construction de machines, Machinerie et outillage électriques (sauf appareils électroménagers), Construction de matériel de transport, Matériaux de construction, briques, verre et céramique (sauf ciment).
- <sup>53</sup> Officiellement en effet, car au recensement de 1960 Bilbao, capitale de la Biscaye, ne figure que pour 297.000 habitants (mais au sondage du 31 décembre 1963, du Padrón municipal, pour 338.000 «de hecho», de fait). En réalité, la ville administrative de Bilbao est sensiblement plus petite que le Grand Bilbao, fait d'autres cités intimement soudées à elle, de sorte que la conurbation bilbaine dépasse fort largement les 400.000 habitants.
- <sup>54</sup> La croissance naturelle de la population de la ville de Zaragoza, 17,7 pour mille, est sensiblement inférieure à celle de la moyenne espagnole, qui est de 19,9 pour mille; par contre, la mortalité (9,15 pour mille) est supérieure à cette même moyenne nationale (8,67 pour mille); celle de Madrid est de 7,48 pour mille. Ainsi se vérifie que ce n'est pas par le mouvement naturel que s'accroît la population de Zaragoza.
- <sup>55</sup> J. COPPOLANI, *Toulouse au XX<sup>e</sup> siècle*, Toulouse Privat 1962, 436 p., 54 fig., XVI pl.
- <sup>56</sup> Muret est en train de devenir ville-dortoir de Toulouse et de créer à celle-ci, avec Colomiers-Ville Nouvelle, une grande banlieue.
- <sup>56bis</sup> En attendant, la FERIA Técnica Internacional de la Maquinaria Agrícola, fondée en 1965, a pris en deux ans une si rapide expansion qu'elle est devenue l'une des plus importantes manifestations économiques espagnoles, et l'une des premières de son genre en Europe. Elle menace même de dépasser la FERIA Nacional de Muestras. Celle de 1967, tenue au printemps, a eu des échos retentissants: 394 exposants, 950 stands,



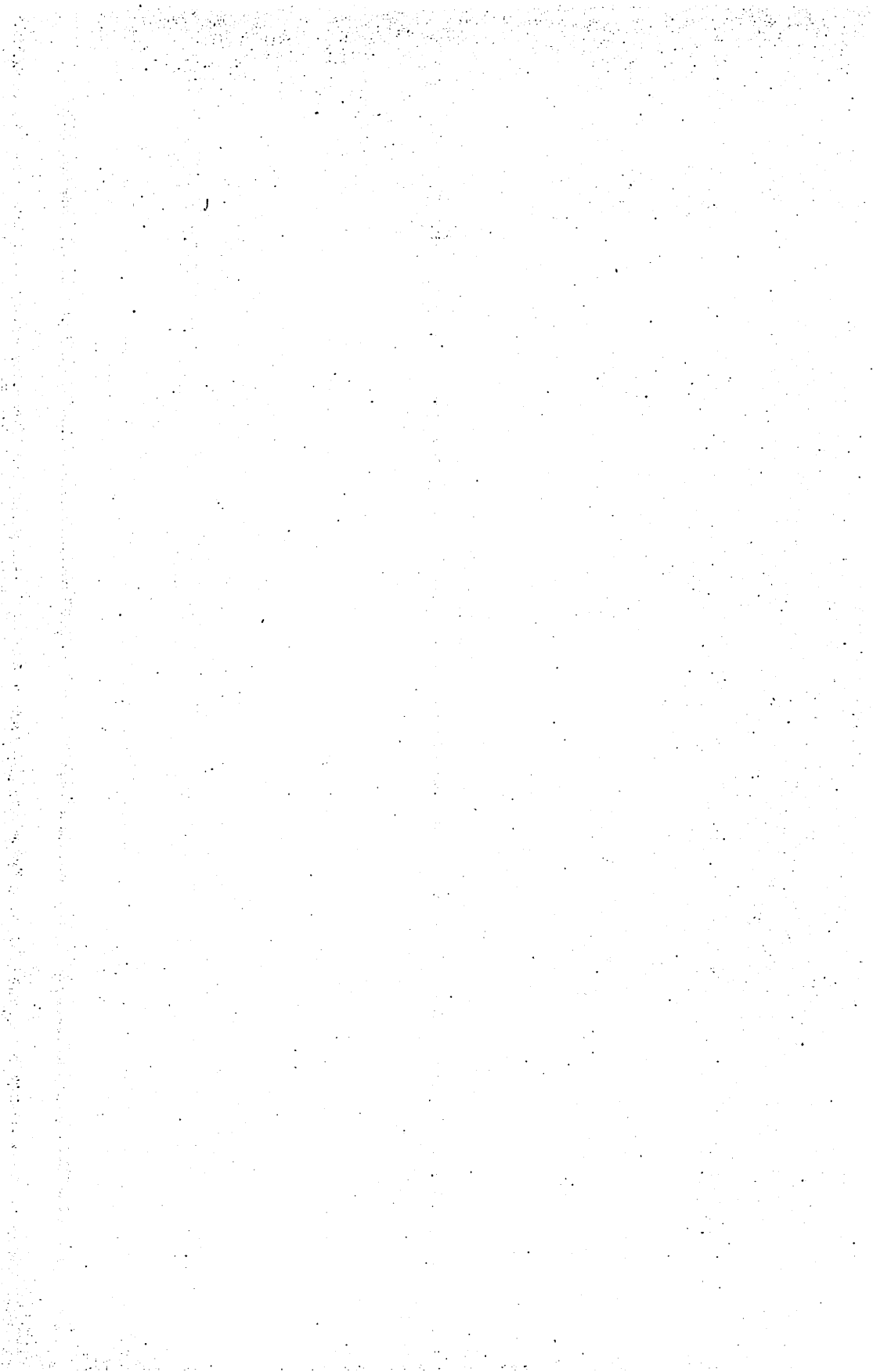
198.000 visiteurs, 300 millions pesetas de valeur des marchandises exposées, 280 millions pesetas de transactions effectuées.

<sup>57</sup> Déjà le Sud-Ouest, et la région Midi-Pyrénées en général, sont présents à la Foire de Zaragoza. Voir *Les Nouvelles industrielles et commerciales Midi-Pyrénées*, no 63, octobre 1961, et no 73, décembre 1962.

<sup>58</sup> Sur les antécédents de ces rapprochements voulus par Zaragoza, et les expositions de 1908 et 1958, voir la revue *Aragón*, no 276, 1965, pp. 8-9.

<sup>59</sup> Voir J. SERMET, *Les Routes Transpyrénéennes*, op. cit. (note 20). Ces routes nouvelles qui prochainement vont réunir à travers les Pyrénées Toulouse et Zaragoza, sont celles du tunnel Aragnouet-Bielsa par les Vallées d'Aure et du Cinca, de la grande artère touristique Gavarnie-Ordesa, et enfin de la liaison «économique» par le tunnel de Viella et le Val d'Aran.

## Appendice



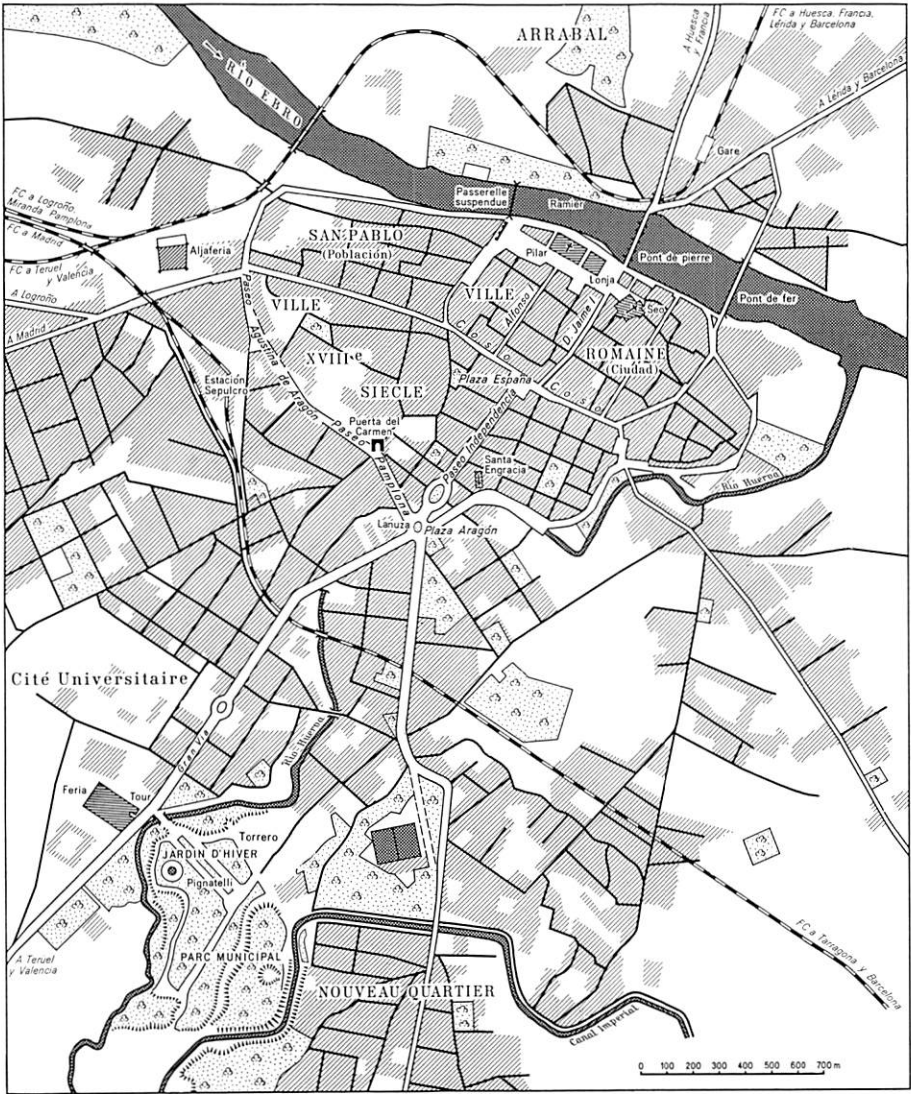


Fig. 1 : Plan schématique des éléments urbains de Zaragoza

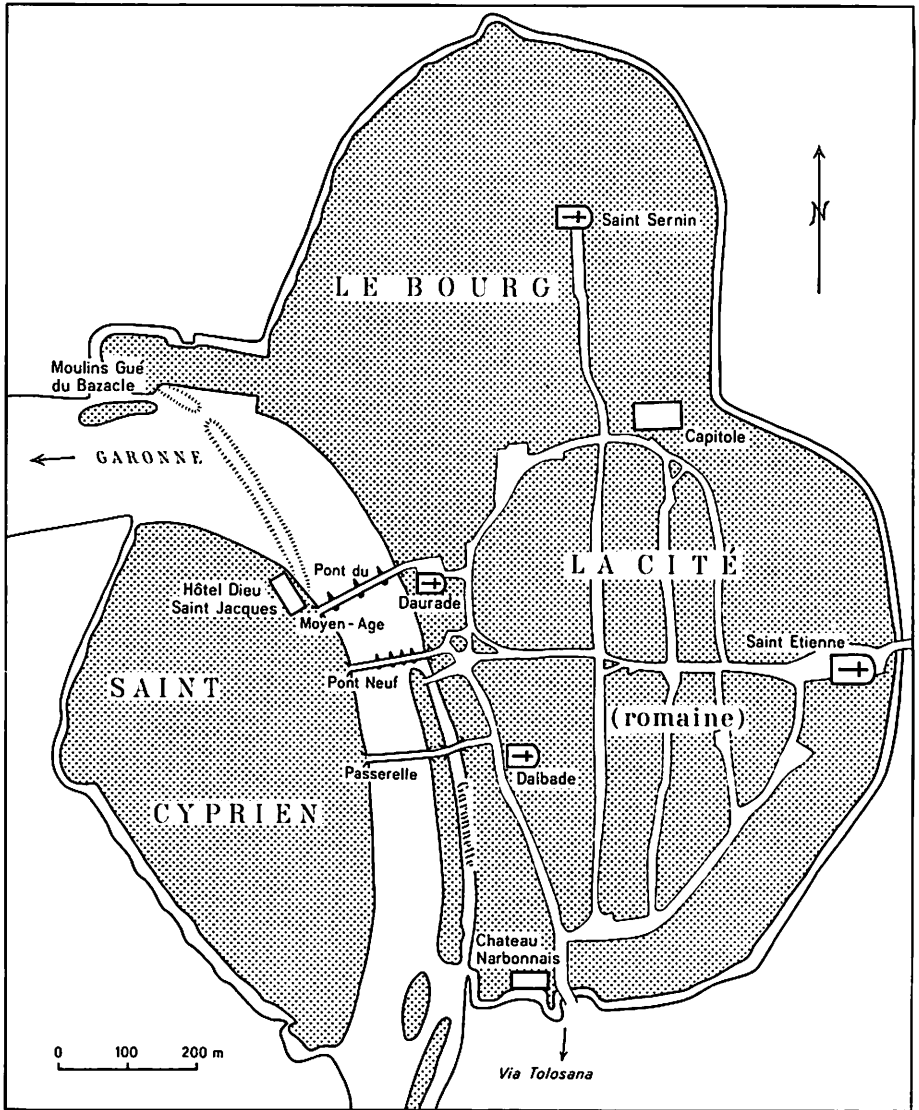


Fig. 2 : Toulouse. Schéma du Plan Tavernier, début XVIIe siècle. (Les noyaux constitutifs de la ville sont parfaitement apparents.)

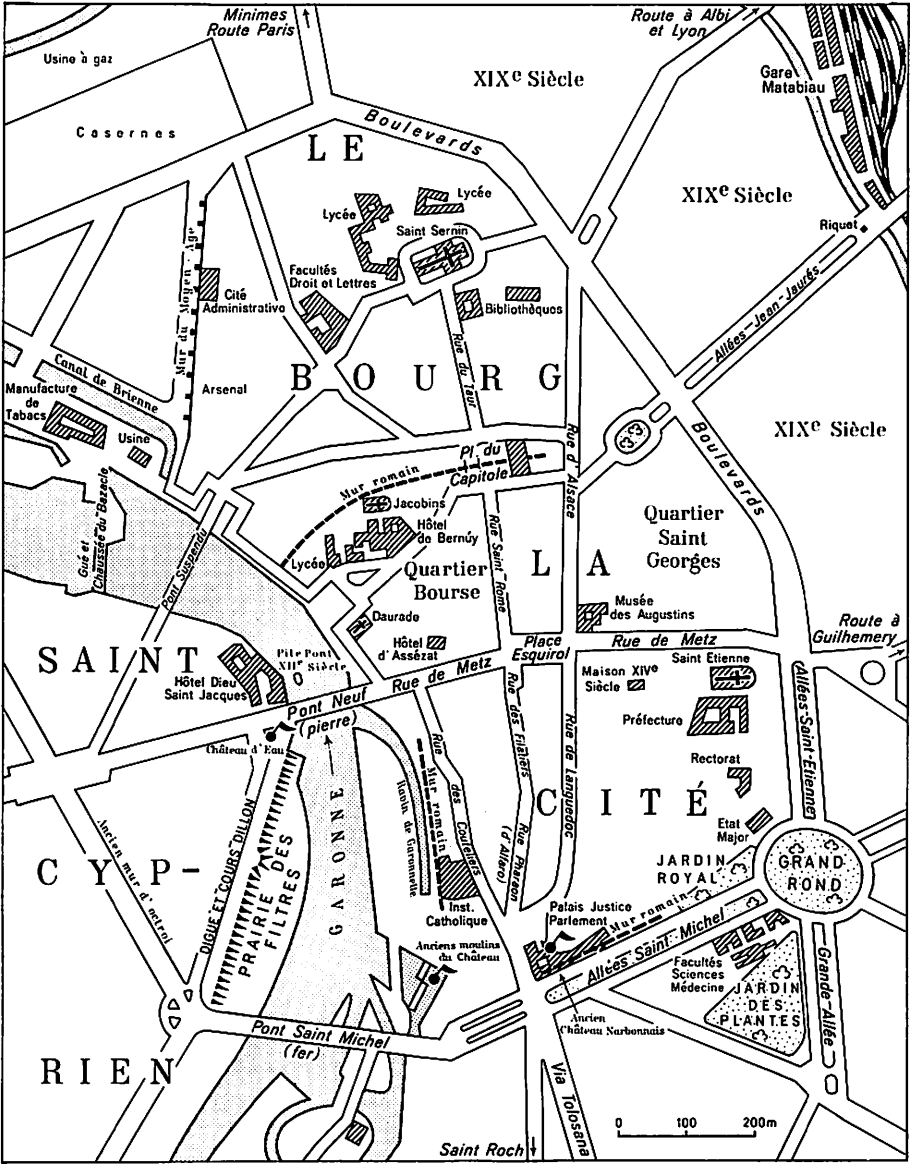


Fig. 3 : Le centre de Toulouse. Eléments du développement urbain.

*Fig. 4 : Plan de Toulouse en 1772  
par Dupain-Triel et de la Lande  
Ingénieurs Géographes du Roi  
(photographie obligeamment fournie par le Musée Paul Dupuy, Toulouse)*

Mieux que les plans actuels ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle font apparaître les éléments constitutifs du développement urbain de Toulouse. On y voit en effet bien distincts encore les trois noyaux essentiels et l'amorce de la future expansion.

1) la *Cité* à l'Est, avec un labyrinthe de rues tortueuses, et la cathédrale (f); – 2) le *Bourg*, à l'Ouest, autour de la basilique Saint Sernin (B); l'enceinte médiévale y est bien conservée avec ses tours auprès du départ du «Nouveau Canal de St Pierre» (Canal de Brienne aujourd'hui) construit par l'archevêque Loménie de Brienne pour raccorder le bief supérieur de la Garonne (en amont du gué et de la digue du Bazacle) au «Canal Royal qui joint les deux (mers)» ou Canal du Midi; – 3) le *faubourg* Saint Cyprien, sur la rive gauche de la Garonne, tête des routes partant en patte d'oie vers la Gascogne, et bordé le long du fleuve par une promenade plantée d'arbres (le Cours Dillon) sur la digue protectrice contre les inondations. Il rappelle tout à fait l'*Arrabal* de Zaragoza.

La Garonne, avec ses îles, et sa digue sur le gué du Bazacle, présente encore un caractère de rivière sinon montagnarde du moins torrentielle; d'où le pont unique. La Garonnette est toujours suivie par un bras dérivé du fleuve entre l'«Isle de Tounis» et la rive droite.

A la ligne de césure entre Cité et Bourg, au droit de l'encoche au fond de laquelle est la Porte de Villeneuve, on aperçoit en (a) la Place du Capitole avec la façade de l'Hôtel de Ville (tout juste achevée): sous la place passe le mur romain qui entourait la Cité, et gagnait la Garonne aux environs du Bazacle.

Le Canal du Midi serpente loin au delà de la ville, au travers d'une campagne effectivement cultivée, où se produira l'expansion urbaine au XIX<sup>e</sup> siècle.

Au Sud-Est de la ville est entré en application le plan Mondran, qui s'efforce de parvenir à un urbanisme régulier: jardin circulaire de «Lesplanade» (*sic*), aujourd'hui «Grand Rond», avec allées divergentes en étoile. L'abondance des jardins dans cette partie, au long des murs romains, témoigne de l'humidité du sol, née d'un bas-fond marécageux (études du géologue M. Astre), renforçant la protection des murs de la ville. L'actuel Jardin des Plantes est sur l'emplacement du jardin des «Carmes Dechaussés».

Les boulevards n'existent pas; ils seront tracés après démolition des murailles de la ville (romano-médiévales), qui subsistent encore. Un canal, aujourd'hui disparu, longe le Cours Dillon; il servira plus tard aux «filtres» de la ville.





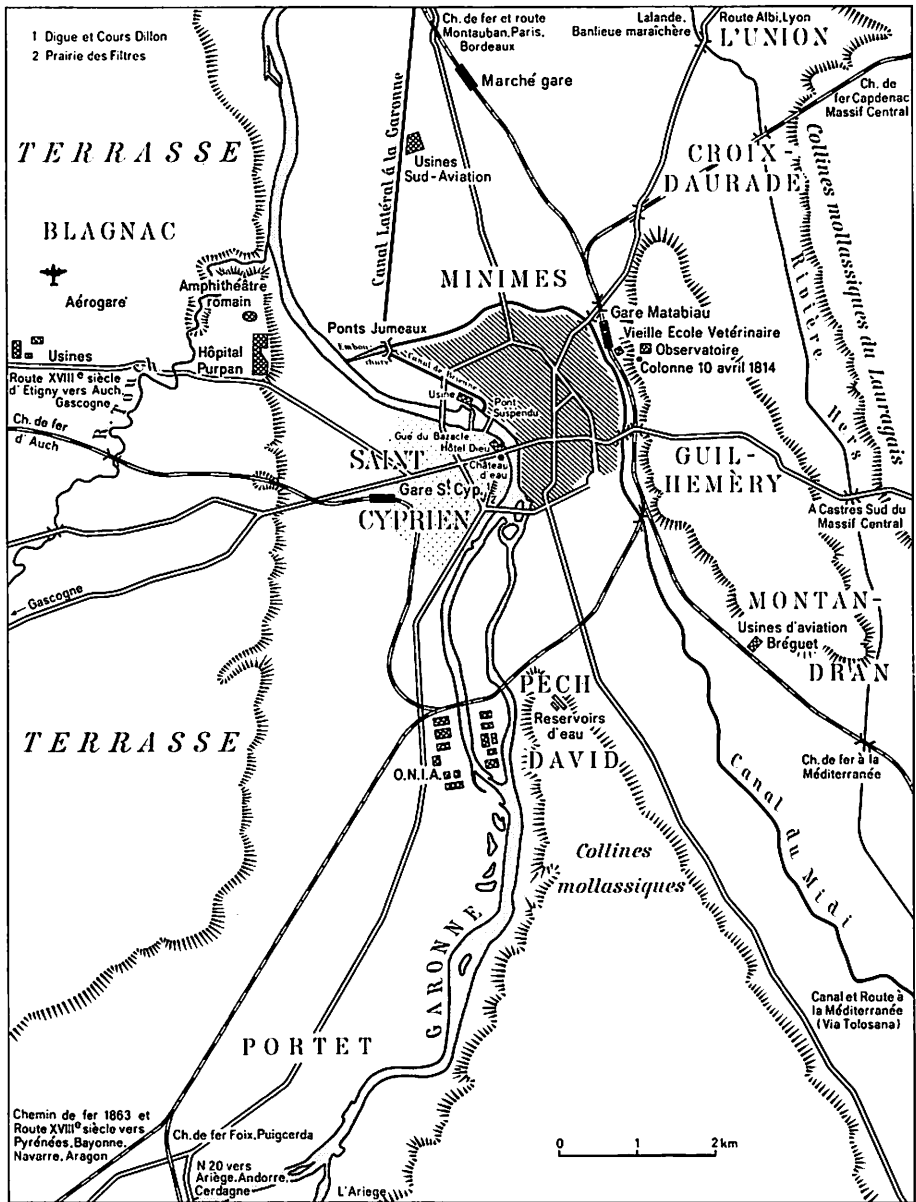


Fig. 5 : Toulouse. Eléments schématiques du site et de la fonction de nœud de communications.

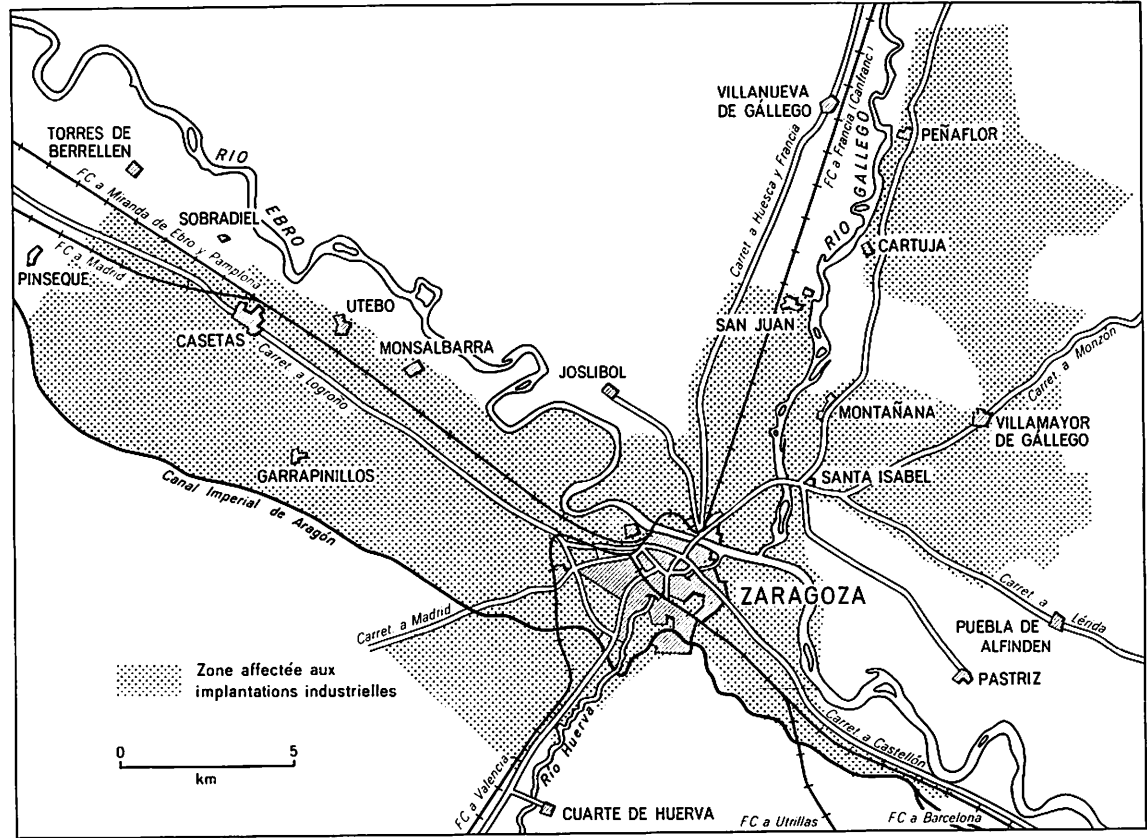


Fig. 6: Le Pôle de Développement industriel de Zaragoza.

*Photo 1 : TOULOUSE, Vue d'Ouest en Est*

*Premier plan*, en bas, le faubourg Saint Cyprien. Sur la droite, à côté du Pont Neuf, l'Hôtel-Dieu Saint Jacques (Moyen Age) sur l'emplacement de l'ancienne route d'Espagne, remplacée à droite par la rue de la République. A gauche, près du pont suspendu, l'Hospice de la Grave, avec le dôme de sa chapelle et ses bâtiments réguliers (XVIIIe siècle).

*Au centre*, le fleuve. De droite à gauche, le Pont-Neuf (XVI-XVIIe s.), le Pont suspendu (XIX-XXe s.), la barrage du Bazacle sur l'emplacement de l'ancien gué romain, des îles, le Pont des Amidonniers (XXe siècle).

*En haut* la rive droite. A droite, la vieille ville, avec l'axe très visible de la rue de Metz, prolongeant le Pont Neuf, l'entassement de ses maisons, et plus à gauche l'édifice du Capitole et sa place (limite de la ville romaine), avec en direction du fleuve, l'église des Jacobins et le lycée.

A gauche, le Bourg, avec l'église Saint Sernin en son centre, et plus près du fleuve les bâtiments de l'Arsenal bordés par la muraille du Moyen Age (ligne d'arbres).

Plus près du fleuve, le Canal de Brienne et ses arbres.

Au loin, ceinture du Canal du Midi et du chemin de fer.



*Photo 2* : TOULOUSE

- La Place du Capitole et l'Hôtel de Ville, limite de la Cité romaine
- Un peu à gauche, l'église du Taur avec son clocher-mur, sur la rue du Taur menant à Saint Sernin au milieu du Bourg médiéval
- En bas, au centre, tour des Cordeliers (Banque de France), XIV<sup>e</sup> siècle



*Photo 3 : TOULOUSE, Vue du Nord vers le Sud*

*Au centre*, le fleuve avec successivement, le Pont des Amidonniers (début XXe siècle), le barrage du Bazacle sur l'ancien gué, le pont suspendu, le Pont Neuf, le Pont Saint Michel reconstruit, l'île du Parc Toulousain.

*A droite*, le faubourg Saint-Cyprien avec ses nouveaux «buildings»; près du fleuve l'Hospice de la Grave (XVIIIe siècle) avec le dôme de sa chapelle et ses bâtiments réguliers, puis l'Hôtel-Dieu Saint Jacques (Moyen Age) traversé par l'ancienne route d'Espagne.

*A gauche*, rive droite, en bas le Canal de Brienne avec ses arbres. Puis la vieille ville.





*Photo 4* : TOULOUSE, Centre, Vue d'Est en Ouest

La grande Avenue Jean Jaurés rénovée (cf. à Zaragoza, le Paseo de la Independencia), tracée au milieu de la ville du XIXe siècle.

En bas (Est), franchissement du Canal du Midi et de la ceinture de voies ferrées, avec à droite la gare Matabiau. Tout en bas, la vieille Ecole Vétérinaire, condamnée à disparaître.



Photo 5 : ZARAGOZA, Vue aérienne

A l'arrière plan, rive gauche, le faubourg de l'Arrabal et ses services, gare du Norte, usines utilitaires, etc. . . , sur les terrasses de l'Ebre.

Le cours de l'Ebre, avec «ramiers» de peupliers. A droite, le «pont de fer»; au centre, le pont de pierre; à gauche, en construction, le pont Santiago, qui doit remplacer la passerelle de la Zuda. Tout à gauche, le pont de chemin de fer.

Rive droite. A gauche, le faubourg médiéval de *San Pablo* (équivalent du *Bourg* toulousain de Saint-Sernin), aux maisons entassées. Au centre, et à droite, la *Cité* romaine, très nettement dessinée, avec plan rectangulaire allongé, enveloppée par le boulevard du Coso, aboutissant au pont de fer. Entre Cité et San Pablo, entre le pont Santiago et le toit du marché couvert, les restes de la muraille romaine près du Torreón de la Zuda. Percées des rues Alfonso I, D. Jaime I et San Vicente de Paul, perpendiculaires à l'axe urbain romain. Dégagement (récent) de la Plaza de las Catedrales devant le Pilar.

Au delà du Coso, dans le centre de la photographie, la *ville du XVIIIe siècle*. A droite, plan régulier en damier du quartier de Santa Engracia, avançant jusqu'au cours en S du río Huerva, bordé de paseos. A gauche, zone encore mal réédifiée, bordée par le Paseo de Pamplona, à l'angle duquel se voit minuscule l'arc de la Puerta del Carmen, rescapée des sièges de 1808-1809. Large trouée de l'Avenida de la Independencia (cf. à Toulouse, Allées Jean Jaurès), entre les Plazas de España et d'Aragón.

Au bas de la photographie, la *ville du XIXe siècle*, plus aérée.

(Photographies aériennes fournies par courtoisie de l'Excmo Sr Teniente General, Chef de la Región Aerea Pirenaica.)



*Photo 6 : ZARAGOZA, Vue aérienne, prise de la rive gauche de l'Ebre*

Au premier plan l'Arrabal et le pont de pierre (équivalents à Toulouse : faubourg Saint Cyprien et Pont Neuf).

Au delà de l'Ebre, rive droite, de gauche à droite :

la Seo et son fin clocher de briques, le palais archiépiscopal et le séminaire, la Lonja (XVI<sup>e</sup> s.), le nouvel Hôtel de Ville, le sanctuaire du Pilar.

Plus loin, l'entassement des maisons de la Cité romaine. Percée sinueuse de la rue D. Jaime I (*cf.* à Toulouse, rue de Metz). Plus loin encore, la large ouverture du Paseo de la Independencia au milieu de la ville du XVIII<sup>e</sup> siècle.



*Photo 7: ZARAGOZA, Vue aérienne, prise du Nord-Ouest*

Au premier plan, voie ferrée de raccord entre la gare del Arrabal et la ligne de Madrid. Bordant la voie ferrée, au bas de la photographie à droite, le Palais de la Aljaferia (IX–XVe siècles), dans l'état laissé par sa longue occupation militaire. Au dessus, les installations de la gare del Sepulcro (ex MZA).

Autour de la Plaza de Toros, quartier de l'ancienne Puerta del Portillo (XVIIIe siècle) à gauche; et à droite, le courbe enveloppement dessiné par le Paseo de Agustina de Aragón (héroïne des sièges), que prolonge le Paseo de Pamplona. Limites de la ville XVIIIe siècle.

Plus haut. A gauche, quartier médiéval de San Pablo, aux maisons entassées, borné par la coupure du Coso, que prolonge l'Avenida de Madrid. A droite, ville du XVIIIe siècle.

Puis, marée des maisons de la ville du XIXe siècle, gagnant irrégulièrement sur la zone rurale.







*Photo 8 : ZARAGOZA*  
 Fragment de la muraille romaine de Caesarea Augusta avec tours semi-circulaires (cubos).  
 Au fond, la passerelle suspendue sur l'Ebre.



*Photo 9 : ZARAGOZA*  
 Puerta del Carmen (sur le Paseo de Pamplona)  
 Porte du XVIIIe siècle avec les mutilations des sièges de 1808 et 1809  
 Monument historique



*Photo 10 : ZARAGOZA*

Façade antérieure de la Seo, de décoration mudéjar en briques : lazos et azulejos à l'intérieur des moulures de briques.

Arco del Dean, pont faisant communiquer la cathédrale avec l'ancien palais archi-épiscopal.



*Photo 11 : ZARAGOZA*

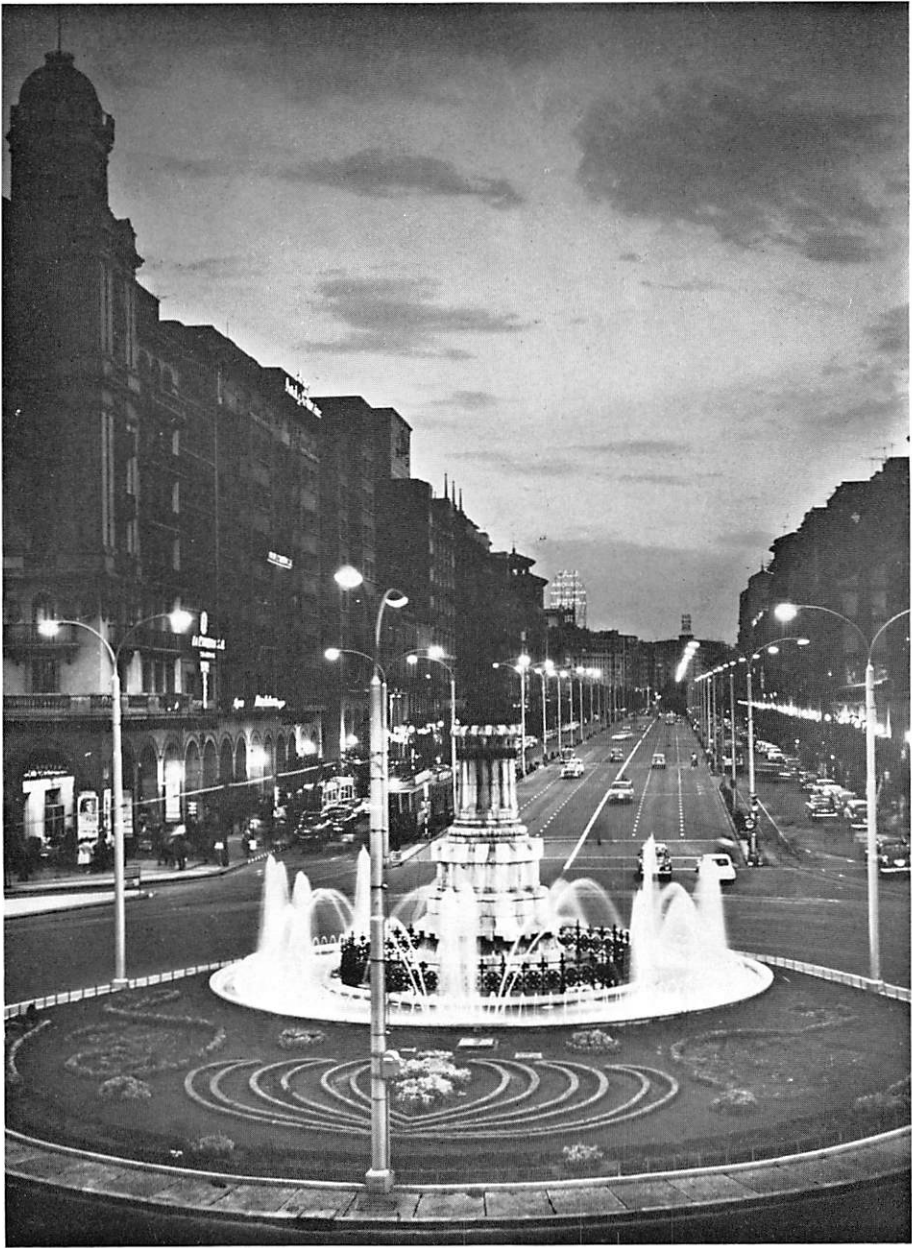
Architecture de briques  
Eglise de San Juan Bautista  
Clocher de briques mouluré et penché



*Photo 12: ZARAGOZA*  
 Architecture de briques  
 Santa María Magdalena  
 Décoration de briques à style géométrique



*Photo 13: ZARAGOZA*  
 Palais de la Audiencia sur le Coso (XVIe siècle)



*Photo 14: ZARAGOZA*

Au crépuscule, le Paseo (ou Avenida) de la Independencia, rénové, avec chaussée centrale à six voies de circulation, et chaussées latérales.  
Equivalent toulousain: les Allées Jean Jaurès, quand leur rénovation sera terminée.  
La vue est prise de la Plaza de España en direction de la Plaza de Aragón.

